

Emmanuelle Portal

Sur des rails

roman

I

« A lui, elle n'a jamais souri ». Il saisit rageusement la poignée de la porte du RER, prêt à bondir sur le quai pour rejoindre son destin. Françoise. Il voit le reflet d'une lueur orangée dans la vitre devant lui, l'enfer dans lequel il brûlera. Puis il entend une énorme déflagration et la vitre lui éclate au visage. Il tombe à la renverse, conscient d'un abîme sous ses pieds. Tous ses membres se mettent à trembler. Il hurle, son corps est piétiné par les autres passagers qui tentent de sortir. Chacun pour soi. L'air est brûlant. Du métal en fusion coule dans sa gorge. Tout est noir.

Les membres ont quittés les corps et gisent ensanglantés.

Une femme serre son enfant pour se prouver qu'elle est en vie.

Une foule hagarde, dépenaillée, comme un torrent de boue, gronde sur le quai.

Un silence de stupeur a suivi le souffle de l'explosion une seconde avant que ne s'élèvent les cris.

A 17h31, les pompiers de la caserne du Vieux Colombier ont été prévenus.

Moins de dix minutes plus tard, ils éteignent un début d'incendie.

Chacun revit au ralenti les dernières secondes avant le choc et les reverra ainsi toute sa vie.

Cet enfer a duré une éternité de neuf minutes trente avant l'arrivée des premiers secours qui ont commencé à trier les blessés. Certains hurlent, d'autres sont muets, mais tous ne souhaitent qu'une chose. Croire qu'ils ont rêvé. Cependant cet espoir anéanti par la douleur des éclats de ferraille dans leur chair.

Le premier pompier entré dans la sixième voiture, reçoit en plein visage l'odeur de la poudre et de la mort, de la peur et du sang.

C'est son premier carnage et c'est trop. Malgré sa panique, il aide à sortir les corps et les dépose un à un sur le quai ou contre le mur. Il passe sa main sur son front en se demandant s'il arrivera à ne pas vomir. L'air est irrespirable, comme raréfié par tous ces souffles coupés par le métal tranchant.

Il avance entre les sièges vers une masse informe d'où s'échappe un râle.

C'est un jeune homme dont le corps énorme semble se répandre sur le sol déchiqueté. Ses jambes brûlées ne cessent de trembler, ses yeux fixent le plafond, ses gros doigts boudinés grattent le sol et des débris de verre pénètrent sous ses ongles et déchirent sa peau. De son visage mille fois meurtri et couvert de sang, on ne distingue que le nez épaté.

Le jeune pompier pose sa main sur son épaule pour tenter de le calmer. Il ramasse la carte d'identité tombée à ses côtés et vérifie que c'est bien la sienne: Lucien Ranchou, 1.90 m, signe particulier: néant. C'est bien lui. Enfin, il appelle à l'aide.

On transporte Lucien sur le quai et on dépose sa tête sur un coussin de plastique rouge. Il est toujours très agité.

Le jeune pompier se penche vers ses lèvres qui bougent très vite:

« Françoise... » répète Lucien.

« C'est sûrement sa femme » se dit le pompier.

- N'essayez pas de vous lever, dit un médecin à la femme d'une quarantaine d'années qu'il tient par la main.

- Il faut pourtant que je parte, se dit Claire. Elle entend la voix du médecin comme une déchirure dans le bourdonnement qui forme une couverture de bruit. Elle a mal aux tympanes. Pourquoi martèlent-ils ainsi? Elle entend crisser des tôles, hurler des bouches et tous ces pas qui semblent la piétiner. Elle ne se sent pas blessée et elle essaye de le dire au médecin. Mais les mots ne peuvent franchir ses lèvres.

- Il doit être l'heure, se dit-elle aussi.

Elle tente encore de se lever en s'agrippant à la blouse blanche.

- Restez assise, dit le médecin d'une voix ferme.

Elle sent l'angoisse et la colère l'envahir.

Elle doit absolument aller à ce colloque. La rejoindre enfin. Elle revoit son visage, ses lèvres bien dessinées et ses cheveux noirs.

Personne ne l'empêchera cette fois-ci de rejoindre Anne.

A 1 kilomètre de là, le RER est immobilisé depuis dix minutes dans l'obscurité.

« Suite à un incident technique » répète le perroquet qui conduit la voiture.

Amin regarde sa montre avec inquiétude. Si le métro ne redémarre pas, il va rater son avion.

Il essaye de se calmer en lisant le poème accroché au mur du wagon.

« Il y avait en toi un chemin qui me fit voyageur, tu étais distance ».

Il pense à Anne. Il est déçu de ne pas avoir réussi à la joindre. Il est vrai qu'elle lui a dit il y a longtemps qu'elle avait un colloque.

« Le jour le plus important de ma vie » a-t-elle précisé. Ils ont au moins cela en commun!

Amin sent un pincement de jalousie. Ce n'est pas pour lui qu'elle aurait dit une chose pareille!

Quand le métro s'est immobilisé, il a eu peur un instant de voir jaillir la police dans la voiture, sortie d'on ne sait où, comme un diable de sous terre. C'est à cause de tous ces cauchemars de ses cinq dernières nuits.

Pourtant, son frère Hassan l'a assuré que la police ne connaissait pas son nom. Mais comment peut-on en être sûr?

Puis le conducteur a annoncé un incident technique et Amin a ressenti une sorte de sérénité. Une mort mentale.

La seule chose qui compte, c'est de joindre Anne. Peut-être de l'aéroport.

S'il y arrive un jour. Si ce putain de métro redémarre. S'il n'est pas arrêté avant.

Lucien sent une main bienfaisante sur son front.

- Françoise ?, demande-t-il.

Pourquoi ne lui avait-elle jamais souri avant?

La peur est contagieuse. Pas le désir. C'est fou ce que c'est lourd, un corps. Son corps inerte, obstacle entre lui et Françoise. Éliminé, anéanti. Un sous-homme de rien, supprimé Thierry. A lui, Françoise.

Il voit comme en rêve les taches de rousseur sur ses joues et ses épaules, sa robe légèrement resserrée à la taille, qui lui moule les seins.

Claire remarque que le visage d'Anne est plus flou dans sa mémoire, avec des zones d'incertitudes qui y étendent leur ombre. Elle revoit pourtant exactement la manière dont elle était habillée la première fois, avec une jupe étroite et longue, fendue sur le côté, un body noir en panne de velours, et son poignet nu qui n'est peut-être pas le sien, celui qu'elle imagine et dont elle voit battre le sang.

Elle a mal à la tête et serre son crâne entre ses mains.

« - Nous allons vous donner un calmant » dit le médecin.

Elle ne veut pas de calmant. Elle veut s'en aller. Ne peut-il pas comprendre!

II

Lucien Ranchou longeait l'avenue Malesherbes d'un pas lent qui faisait chalouper son corps obèse comme une grosse barque. Il tanguait ainsi sans regarder autour de lui ni même jeter un oeil aux passants ou aux vitrines qu'il croisait, non parce qu'il pensait à autre chose - il ne pensait à rien- mais parce qu'il avait l'habitude de faire ce trajet, qu'il en connaissait par coeur les moindres détails, du bitume grisâtre aux façades lavées des immeubles et qu'il voulait aussi éviter les regards curieux et inquiets que sa stature éléphantesque ne manquait jamais de provoquer.

La rue était calme en ce début d'après-midi.

Il entra sans s'arrêter dans le supermarché de l'avenue, à l'enseigne violemment rouge et à l'éclairage cru, lança un bonjour maussade au vigile qui se tenait derrière les portes de verre et se dirigea sans hésiter vers les gâteaux et les confiseries qui débordaient des rayons et qu'il apercevait en premier quand il entra dans le magasin.

Il choisit un endroit reculé dans l'allée, hors du champ de la caméra suspendue non loin de sa tête, hors de vue du vigile et prêt à filer si, d'aventure, il était découvert.

Ainsi en sécurité, il commença d'ouvrir une boîte de biscuits, louchant d'un oeil sur celles qu'il n'avait pas la place de tenir dans sa grosse patte et enfouit tranquillement de ses doigts boudinés les pâtisseries industrielles dans sa mâchoire mysticète.

Ses petits yeux ronds enfoncés dans leur orbite ne laissaient voir que le blanc sous la paupière supérieure, donnant à son visage un air stupide et inquiet.

Une fois rassasié, il essuya ses doigts gras sur son jean d'une propreté douteuse, qu'il était obligé de porter bas sous le rebondi du ventre, ce qui le faisait plisser sur ses baskets incrustées de poussière et déjà noires par endroits, et se dirigea vers le

rayon des viandes en rotant fortement pour prendre un paquet de saucisses sous vide qu'il alla payer à la caisse.

En sortant, il salua fermement le vigile derrière les portes de verre et refit, à l'envers, le même trajet, traversa l'avenue Malesherbes et s'engagea dans la rue des Dames qu'il suivit jusqu'à l'immeuble qu'il habitait avec ses parents.

Dès qu'il eut franchi l'espace couvert qui séparait la rue de la cour, il aperçut sa mère, gardienne des lieux, qui sortait une grosse poubelle verte à roulettes et lui cria quand il fut à portée de son oreille:

- Tu veux que j'taide ?

Sans attendre la réponse, il s'en saisit, transpirant dans son ticheurte orange que la sueur marqua de deux ronds plus foncés sous les aisselles.

La mère de Lucien était une petite femme ronde dont les cheveux oxygénés tombaient en mèches inégales sur son front toujours soucieux. Elle regagna sa loge, tout essoufflée, et y trouva une de ses locataires qui l'attendait juste devant l'hygiaphone de verre.

« Quelle emmerdeuse ! », se dit Mme Ranchou en repensant à toutes les fois que cette femme était venue se plaindre cette semaine et « Toujours pour des broutilles ».

- Bonjour, Mme Ranchou, dit la locataire.

- Bonjour Lucien, ajouta-t-elle en apercevant Lucien qui s'enfuit sans répondre à l'arrière de la loge qui était aussi l'appartement familial.

- J'attends toujours le plombier pour la fuite d'eau dans les caves. Vous l'avez bien prévenu ?, continua-t-elle.

- Vouï, mentit Mme Ranchou qui ajouta:

- Il viendra bientôt.

- Vous êtes sûre ?, insista la locataire.

- Absolument. Je m'en occupe, trancha Mme Ranchou en laissant échapper un soupir, pour clore la discussion.

Très fatiguée par ce conflit, elle se traîna jusqu'au salon.

- Ne bois pas trop, dit-elle à son fils quand elle vit les bouteilles de bière sur la table. Mais Lucien n'entendait rien hormis les beuglements de la télévision. Il suçait goulûment et d'un air réjoui le goulot de sa bouteille, prêt à bondir du canapé.

- Hourra !, hurla-t-il tout à coup.

- Tu regardes encore un jeu !, soupira Mme Ranchou.

Lucien ne daigna pas relever cette dernière remarque, mais lui jeta quand même un regard furieux et méprisant.

- J'croisais qu'tavais un rendez-vous, continua Mme Ranchou, imperturbable.

Il jeta de mauvaise grâce un regard sur la grosse horloge en plastique jaune du salon, dont les aiguilles bleue et rouge indiqueraient bientôt 15 heures. Il avait en effet, comme venait de le rappeler délicatement sa mère, un entretien d'embauche à 15 heures 45 et dut s'avouer à regrets qu'il lui fallait se préparer.

Il s'extirpa lentement du canapé aux accoudoirs usés et se dirigea vers sa chambre, où flottait une odeur humide et aigre. Il adorait cette pièce pour de multiples raisons dont la principale était que sa mère n'avait pas le droit d'y entrer. De vieux magazines jonchaient le sol, à côté d'affaires à moitié sales.

Il enleva son ticheurte orange qui atterrit sur le tapis et prit une chemise dans l'armoire en Formica marron. Il se regarda dans le miroir qui couvrait tout un battant du meuble et constata qu'il avait encore grossi. "Fais gaffe quand même" se dit-il en saisissant deux bourrelets de chair au niveau des hanches qu'il fit rouler sous ses doigts.

Il marcha lentement jusqu'au métro et disparut d'un pas lourd dans la bouche de la station.

- T'as pas un franc, lui demanda un homme qui se tenait au bas des marches étroites.

« - T'as qu'à bosser » aboya Lucien d'un ton hargneux: il détestait les SDF, surtout aujourd'hui, quand la perspective de son embauche et du travail le rendait déjà assez nerveux.

Il poussa lourdement la porte vitrée, entendit le vent s'engouffrer et la porte se refermer derrière lui en sifflant.

Sur le quai, l'air moisi et trop chaud pour un mois de Mai était irrespirable, charriant des remugles de sueur qui se mêlaient à des odeurs plus anciennes et plus tenaces de pisse et de vomi. Et encore, ce n'était rien à côté du wagon parce que là, la promiscuité s'ajoutait à la puanteur. Lucien se sentit véritablement étouffer, pris en

sandwich entre une jeune femme appétissante et un vieillard dont l'haleine avinée lui parvenait par effluves. Il fit un clin d'oeil entendu à la fille qui se détourna avec une moue de dégoût.

"Boudin", lui murmura-t-il, trop bas pour qu'elle entende, cependant qu'un flot de voyageurs descendait, comme lui, à la station Charles de Gaulle. Il joua des coudes et des poings pour se frayer un chemin sur le quai, poussa sur le côté un homme qui lui bloquait le passage, n'entendit pas l'«enculé» qu'il lui envoya en retour.

Il sortit finalement à la station Franklin Roosevelt, et, jetant un oeil sur sa montre à cristaux liquides, il vit qu'il était 15 heures 43, donc sur le point d'être en retard, il tenta d'accélérer le pas pour franchir les quelques mètres qui le séparaient de son lieu de rendez-vous, ses gros bras trop courts s'agitant comme des nageoires, lui donnant l'air d'une baleine tout juste sortie de l'eau, asphyxiée et ruisselante.

Tout essoufflé et en nage, il atteignit enfin l'entrée du magasin, un énorme immeuble de verre et de métal parcouru d'une circulation intense comme des courants contradictoires, ballet ininterrompu d'entrées, de sorties, de montées, de descentes et des pas de danse désaccordés des clients plongés dans l'écoute de leur musique favorite.

Il épongea tant bien que mal la sueur qui dégoulinait sur son front avec un mouchoir en papier.

L'entrée du magasin avait un sol recouvert de dalles transparentes sous lesquelles couraient des néons blancs et bleus, censés rappeler une surface neigeuse ou un ciel, auquel répondait le plafond recouvert de miroirs et d'étoiles, en alternance. Lucien s'arrêta un instant pour s'imprégner des effets de la climatisation et remarqua, droit devant lui, au milieu de la foule mais la surplombant sur son estrade, la jeune fille blonde de l'information, protégée de la masse humaine, mouvante et interrogative par une barrière qui l'encerclait.

Elle portait un T-shirt étroit qui soulignait ses seins, sur lequel s'étalait le logo du magasin.

- Où se trouve le bureau du personnel ?, demanda Lucien avec envie.
- Porte 103, répondit-elle en indiquant avec sa main une porte au fond à gauche.
- J'ai un entretien, ajouta Lucien pour lui laisser sous entendre qu'il serait bientôt son collègue.

Il se dirigea vers le fond du magasin, en se promettant bien d'aller la voir après son rendez-vous.

Il arriva devant une porte d'un bleu foncé et brillant et y lut, au centre, une inscription en grosses lettres blanches, gravées sur une plaque de plastique noire :

" Direction des ressources humaines "

M. Pontel

M. Bertrand

Il entra.

La secrétaire de Mrs. Pontel et Bertrand vit s'avancer le mastodonte et leva les sourcils de surprise derrière ses lunettes papillon.

- Vous désirez ?, demanda-t-elle machinalement.

- J'ai un rendez-vous, répondit Lucien sans hésiter.

La secrétaire, pas très vieille, mais plus assez jeune non plus pour se laisser tout à fait impressionner décrocha le téléphone d'un geste sûr.

- Et vous êtes ?, demanda-t-elle à Lucien en finissant de composer le numéro.

- Lucien Ranchou, répondit ce dernier.

- M. Bertrand... Oui... J'ai devant moi M. Ranchou... Il dit qu'il a un rendez-vous... Bien Monsieur.

- Veuillez patienter un instant... M. Bertrand va vous recevoir... Asseyez-vous, je vous prie.

Il cala ses fesses dans un coin du canapé en simili cuir bleu et commença de se détendre. Il repensa au magasin et se dit qu'il aimerait travailler ici. Que la seule fausse note dans le décor, c'était cette secrétaire ringarde et incontestablement incompétente qui l'avait accueilli et que la fille du hall serait bien mieux à sa place...

Il revit sa bouche et son sourire et sentit monter un désir inopportun. Il toussa trois fois et racla ses pieds contre le canapé, pour faire diversion, en jetant un oeil sur la secrétaire pour voir s'il était observé.

...Depuis l'instant où il était entré, la secrétaire de M. Bertrand n'avait pas quitté un instant des yeux Lucien Ranchou, sous le choc de cette apparition. Elle constata l'affaissement du canapé quand il s'assit, s'inquiéta de l'énervement qui semblait le traverser... Il était comme une machine qui chauffe, prête à se mettre en branle... Elle l'observait par dessous ses lunettes, comme quand M. Bertrand recevait des

gens importants; c'était une technique qu'elle avait rodée pendant des années et dont elle pouvait dire aujourd'hui sans fausse modestie qu'elle était parfaitement au point. En même temps, elle faisait semblant de tracer de grands traits dans son agenda...

" Ça va, elle bosse " se dit Lucien en soufflant.

Mais maintenant, il était énervé d'attendre. Il regarda sa montre, en colère.

- Il va arriver, dit la secrétaire d'un ton hésitant. Ce ne sera plus long.

Au bout d'un temps qui lui sembla interminable, la porte s'ouvrit enfin et un homme mince, élégant dans son costume marine l'invita à le suivre dans son bureau.

- Monsieur... Asseyez-vous, je vous prie, dit M. Bertrand.

Lucien s'attarda un instant sur le visage fin, la peau pâle et légèrement plus rose sur les pommettes, les yeux clairs et souriants derrière des lunettes d'écaille et d'emblée, il détesta M. Bertrand.

"- Rappelez-moi votre nom" demanda ce dernier.

- Lucien Ranchou, grogna Lucien car il était agacé de devoir redonner cette information.

M. Bertrand prit une grosse pile de dossiers qu'il amena devant lui et dans laquelle il commença de fouiller.

- Où peut-il bien être?... murmurait-il en souriant de temps en temps à Lucien.

- Ah... voilà... j'ai votre dossier..., Donc vous avez 23 ans..., dit-il tout en parcourant le dossier des yeux.

- MMoui..., répondit Lucien.

- Bien... vous avez déjà une expérience de vigile...

Lucien ne daigna pas répondre.

M. Bertrand passa une main moite sur son front plissé par la réflexion. « Ça colle pas », se dit-il... Ils s'étaient bien mis d'accord avec Pontel avant son départ en vacances, un personnel sympathique et efficace... mais sympathique... Il se répétait ce mot en détaillant le regard bas de Lucien, son front bombé et son cou large, un cou Bon Dieu... Comme il n'en avait tout simplement jamais vu... D'un autre côté, ils avaient vraiment un problème au rayon hard rock, bientôt les vols y dépasseraient les ventes et le sous-directeur serait sûrement très mécontent si l'on n'y faisait rien... « Merde pour Pontel », se dit M. Bertrand tout joyeux de se permettre cette petite

révolte contre son chef. Il allait mettre le gros à l'essai pour quelques semaines, « dans les limites prévues par la loi » bien sûr, se dit-il en ricanant intérieurement.

Lucien voyait l'oeil inquiet de M. Bertrand papillonner de son bureau à sa figure, comme s'il le jugeait.

"Tu veux ma photo connard!", se dit-il en ajoutant mentalement une kyrielle d'insultes, dont la plupart était en rapport avec le manque de virilité de M. Bertrand...

Très satisfait de lui, ce dernier exposa son idée-de-génie-d'essai à Lucien qui dit seulement:

- ça va comme ça.

En sortant du magasin il fit un clin d'oeil à la fille de l'information, qui feignit de l'ignorer. " Quelle pouffiasse" se dit-il en sentant la fierté l'envahir, le sentiment de sa force et de sa supériorité.

Il se retrouva une fois encore dans la chaleur dense et moite de la foule, au milieu des corps multicolores et chauds qui se pressaient autour de lui. Chaque rencontre imprimait sur son cerveau une marque brûlante et définitive et le tendait comme un ballon trop gonflé. Il avait chaud. Il transpirait. Il avait soif. Il étouffait. Il alla chercher de l'air dans une rue adjacente aux Champs Elysées, la rue Lincoln où il trouva un bistrot peu fréquenté, comme il en restait peu dans ce quartier et s'assit sur une chaise en moleskine marron devant une table carrée bordée de chrome, située sous un plafonnier en verre dépoli jaune, de forme carrée lui aussi. Il commanda un demi au garçon occupé seulement à balayer les moutons du carrelage car le café était presque vide à l'exception d'un homme en costume cravate, le genre du représentant de commerce, qui tentait d'emballer une fille.

"- Une pute, c'est sûr" pensa Lucien.

Du coup, il songea à la fille blonde de l'information qui restait comme une rémanence dans sa mémoire et pour échapper à cette vision repensa à Bertrand:

"- Tu l'as bien emballée l'autre pédale" conclut-il en finissant son verre.

En arrivant chez lui, il vit que sa mère était occupée à ragoter avec la locataire du troisième dont c'était l'activité favorite et il se prépara à les éviter ; il les dépassa sans les regarder, jetant juste un regard noir à la locataire.

- Lucien !, l'interpella sa mère. T'as passé ton entretien ?

- Ils m'ont embauché, répliqua-t-il sans s'attarder.

Mme Ranchou cria à son interlocutrice, assez fort pour qu'on l'entende jusqu'au deuxième au moins :

- Il a réussi son entretien !

Quant à Lucien, il alla directement dans sa chambre et s'y enferma. Il s'allongea sur son lit et laissa déferler les images contenues qu'il avait refoulées les heures précédentes, la fille blonde et toutes les autres, indistinctes, croisées dans la rue. Il regarda un instant le calendrier punaisé au mur, juste devant lui, dont il connaissait la photo par coeur, Tabata Cash à moitié nue, la bouche ouverte, alla prendre dans la commode de sa chambre une petite culotte qui gisait à côté d'une cassette porno, de bagues de pacotille et d'un poing américain, la posa sur son visage et se masturba... La fille blonde criait, suppliante et soumise... Il grogna.

Claire tourne sa tête vers le cri. Elle sourit au médecin qui bande le poignet de sa voisine et entend sa voix d'outre tombe: « Vous prendrez un deuxième calmant dans deux heures. »

Elle essaye de dire que c'est inutile mais sa gorge est toujours en carton. De toute façon, le médecin ne semble plus faire attention à elle, il s'occupe de la jeune fille... tiens... non, elle ne ressemble pas à Anne... Malgré les cheveux... Anne est plus belle...

La première fois qu'elle l'a vue, elle était à un cocktail d'universitaires. Des orientalistes, comme elle. Elle ne l'a pas remarquée tout de suite parce qu'elle était trop occupée à bavarder avec sérieux de sujets sans importance, elle ne l'aurait peut-être même jamais connue si on n'était pas venu la lui présenter.

Un de ses collègues s'est en effet approché, accompagné d'une jeune fille.

- Anne Beaumont, a-t-il dit.

Claire lui a demandé ce qu'elle faisait ici et Anne a répondu qu'elle préparait une thèse sur les pays de l'OPEP.

- C'est une économiste comme toi, a dit son collègue.

- Vous êtes courageuse, a dit Claire en souriant, c'est un sujet ingrat.

Anne lui a souri en retour. Un sourire franc dont la chaleur semblait contraster avec la fraîcheur de ses lèvres.

Le regard de Claire s'est attardé sur ce sourire.

A ce moment là, son collègue lui a tendu une place pour le prochain concert que donnait le quatuor à cordes dans lequel jouait sa femme à Bagatelle. Puis Anne s'est éloignée. La chaleur de ses doigts était restée sur sa paume. Claire l'a suivie des yeux. Anne était occupée à bavarder avec un homme en costume de laine verte et Claire espéra qu'elle ne lui sourirait pas. C'était un printemps pluvieux et gris que le soleil ne parvenait pas à ouvrir, ou peut-être venait-elle de son esprit cette brume désespérément, uniformément grise comme sa vie, que ce sourire avait déchirée. Elle n'avait pas conscience de l'origine de son émotion, attribuant la chaleur qui l'avait envahie à l'alcool et au chauffage excessif de la pièce.

« Nous devons paraître bien vieux », s'était-elle dit. « De vieux os froids et c'est pour cela qu'ils chauffent tellement! ». Mais elle ne fit pas le lien entre ce vieillissement soudain et la fraîcheur de ce visage lisse, si loin du sien ! Anne était restée debout, indécise, presque timide de se retrouver ainsi seule et inutile, souriant à demi pour se donner une contenance, un sourire enfantin qui n'était pas celui qu'elle lui avait fait quelques instants avant, un sourire qui découvrait à peine ses dents, sa main inutile reposant le long de sa cuisse, de sa longue jupe noire, brodée de vert en bas, son autre main occupée à tenir le verre que lui avait apporté l'homme au costume vert avant de l'abandonner.

Claire se demanda, en détaillant le visage et le sourire d'Anne, combien de gens elle avait rencontré sans les voir, sans faire attention à eux, leur sourire, leur façon de s'habiller, leurs yeux.

Anne avait les yeux noirs, en amande, dont elle avait souligné la paupière inférieure de blanc, les sourcils fins et bien dessinés, qui formaient presque une ligne, la peau pâle et légèrement rouge par endroits, le nez droit, les lèvres fines, un grain de beauté sur la joue gauche et un autre sur le sourcil droit.

Elle s'est approchée d'elle et lui a demandé si tout se passait bien, une phrase stupide: « Est-ce que tout se passe bien? », parce qu'il était évident qu'elle était mal à l'aise et qu'elle ne pouvait pas le lui dire. Elle lui répondit d'ailleurs un oui poli qui

les plaçait toutes deux dans un registre contraint et les enfermait dans une courtoisie dont elles ne pourraient plus s'échapper, une fausse piste, en somme.

Anne lui parla avec passion de ce qu'elle voulait faire, de ce métier de chercheur auquel elle aspirait et qui commençait à lasser Claire, de ses craintes de ne pas y arriver, alors Claire a essayé de la rassurer, non par gentillesse mais avec la volonté réelle de la convaincre, de calmer cette angoisse qui menaçait l'équilibre de ce visage, l'éclat de ce sourire. Elle lui a consacré beaucoup de temps durant cette soirée, plus qu'il n'était décent, de fait certains de ses collègues la regardaient d'un air étonné.

Elle est partie en même temps qu'Anne et lui a proposé de la raccompagner.

Elles ne se sont rien dit durant le trajet, les vitres étaient recouvertes de pluie qui brouillait le paysage, le rendait incertain et Claire sentait que son esprit était ainsi, brumeux mais beaucoup moins froid.

Le ciel était si bas et si gris qu'il semblait vouloir les toucher à travers les vitres de la voiture, comme une cellule capitonnée qui les rendait prisonnières mais qui les protégeait, comme cette distance entre elles.

Claire voyait l'ombre irréaliste de la ville derrière la buée de la vitre, comme un jeu binaire d'ombres et de lumières, ombre-lumière, lumière-ombre, qui rythmait sa course.

Ses paupières sont lourdes, elle doit faire des efforts pour ouvrir les yeux.

Elle se sent faible tout à coup. Elle se demande si le médecin ne lui a pas fait une injection sans la prévenir. « C'est impossible » se dit-elle. De plus, elle ne le voit plus à côté d'elle. C'est peut-être le choc. L'écho de ce bruit dans sa tête qui la martèle et cette odeur de chair grillée. Quelle odeur horrible! Elle renifle sa tunique bleue froissée mais ne sent rien. L'odeur est dans ses narines, sa bouche, son cerveau.

Elle se dit qu'elle va récupérer quelques instants puis qu'elle pourra partir. Elle ne sait pourtant plus quelle heure il est. Elle se rappelle seulement être arrivée à la gare. Si elle regarde son billet dans son sac, elle pourra dire l'heure exacte. Vers 17h en tous cas. Elle entend les cris et les sirènes, les ordres lancés et elle regarde autour d'elle. Elle comprend alors qu'elle a eu de la chance mais elle ne veut pas y penser. Sur sa gauche, deux brancardiers allongent un homme sur le sol. Il est énorme et couvert de sang. Il lui fait penser à de la viande. Le sang colle ses cheveux rasés.

L'homme s'agite et semble vouloir parler. Pourquoi ne lui donnent-ils pas un calmant? Elle détourne la tête. Elle n'était sûrement pas dans la voiture la plus touchée. L'explosion venait d'à côté. Elle ressent sa peur d'alors, quelques instants plus tôt, une autre humanité.

Dans la voiture du RER arrêté à quelques mètres de la station Luxembourg, le conducteur annonce enfin un « accident grave à la station Saint-Michel ». Il en appelle à une patience enfuie depuis longtemps. Tout le monde s'énerve. La RATP prend toujours les gens pour des cons... La vieille dame assise face à Amin râle et lui sourit pour le prendre à témoins. Ce jeune homme a l'air si gentil avec ses beaux yeux verts... Mais Amin est ailleurs, il regarde son sac à ses pieds. Un seul sac pour 27 ans de souvenirs. Il préfère être léger. Son coeur est bien assez lourd. Il sait que pour les souvenirs, il aura tout le temps, en Algérie. Le temps de ressasser et de trier. A raison d'un seul moment de bonheur par jour à se rappeler, il pourra tenir toute une éternité. C'est plus que sa vie. Plus que toutes les vies rassemblées ici. Il a tout le temps d'y penser.

III

Amin aimait regarder le soleil décliner les soirs d'été, sentir les traînées de chaleur sur sa peau, juste avant la fraîcheur de la nuit, s'asseoir sur le petit balcon de l'appartement qu'il habitait avec ses parents, qui faisait juste une avancée sur la rue, où tenaient à peine ses fesses, où il était obligé de replier ses genoux ou de laisser pendre ses jambes, ce que sa mère n'aimait pas. Il contemplait le ciel pur et se sentait serein, suspendu entre les soucis à venir et ceux -déjà oubliés- du jour. Il se disait qu'à sept heures du soir, il était tranquille, que personne ne viendrait rien lui demander, à part sa famille ou ses copains, parce que les bureaux étaient fermés... En somme, ce n'était plus leur affaire... C'était comme une sorte de trêve.

Cette semaine-là, il n'avait pas de travail, alors il avait pas mal traîné, comme il savait que la semaine suivante ce serait encore pareil, il s'était promis de s'occuper... Après, il ne savait pas... Il ne réfléchissait jamais plus loin que la semaine qui suit. Après c'est Dieu qui sait. A sept heures, il se sentait aussi moins seul, parce que les gens arrêtent de travailler, les rues se remplissaient, il les voyait s'animer... A tout prendre, il préférerait le chômage à son boulot au supermarché... Pas par paresse mais parce que c'était un travail de balance... Il se disait que s'ils embauchaient un Arabe, c'était parce qu'ils pensaient que les voleurs sont des Arabes -c'était à cause de leurs statistiques de merde-, qu'il valait mieux que ces affaires se règlent entre gens de même race, pour ainsi dire...

D'un autre côté, il aurait préféré travailler. Pour le respect et puis pour ne plus être obligé d'habiter chez ses parents... Même s'ils ne disaient rien, Amin savait qu'ils auraient préféré qu'il vive ailleurs et qu'il soit marié.

Il n'avait pas non plus envie de retourner au bled comme son frère Hassan.

Il avait décidé d'aller le voir cette semaine pour qu'il lui explique la sourate de «L'Abeille». Il savait que son frère en profiterait encore pour lui parler du philosophe ibn Taymiyya, mais qu'importait, il n'y faisait pas attention.

Hassan était très radical dans ses idées et Amin trouvait que, le plus souvent, il exagérait... D'un autre côté, il se disait que lui, au moins savait ce qu'il voulait. Et puis il n'avait pas à juger. Hassan ne glandait jamais, il avait toujours quelque chose ou quelqu'un à être utile... S'il faisait chaud Amin retirait ses chaussures pour sentir la chaleur sous ses pieds. Ce soir-là, il s'est senti bien, comme jamais ensuite. Il s'est dit qu'Hassan était bien trop sérieux. Que tout fond comme neige au soleil. Il voyait les gens s'agiter en bas, inutilement. Djamel, son petit frère disait qu'il était un lézard et sa soeur Anissa qu'il était plutôt un caméléon, lui aurait préféré être un oiseau, un aigle ou un truc comme ça... Hassan disait qu'on ne doit pas comparer les êtres humains aux animaux... Il était comme ça Hassan, il ne se laissait jamais aller sur rien...

Même du sixième étage l'agitation semblait vaine. A force de fixer le soleil, il a eu les yeux éclaboussés de taches multicolores et il les a fermés. C'est pour cela qu'il s'est endormi...

Quand il s'est réveillé, la nuit était tombée et il y avait de la lumière et des voix à l'intérieur. Son bras était mort parce qu'il avait dormi dessus: il l'a secoué violemment pour qu'il revienne à la vie, cela piquait drôlement. Son père regardait un vieux film égyptien à la télé et sa mère était dans la cuisine. Il l'entendait rire. Il adorait ce rire. Quand il avait le cafard, c'était la seule chose au monde qui le rassurait. C'était un rire à la fois doux et grave. Un rire de mère.

Il est allé dans la cuisine et l'a embrassée. Elle sentait la rose poudrée, le même parfum depuis sa naissance, c'est du moins ce qu'il pense, même si Hassan dit que c'est impossible, que leur mère n'a mis ce parfum qu'en arrivant en France.

Il lui a demandé:

- On mange bientôt?
- Va te laver d'abord, a-t-elle rétorqué.

Il n'avait pas travaillé ce jour-là, donc, il n'avait pas besoin de se laver. Mais il n'a rien dit. Sa mère aimait voir toute la famille bien propre pour le dîner. Il a vu les cheveux de son père briller d'humidité dans la lumière de l'écran.

Quand il est revenu dans le salon, Anissa et Djamel mettaient la table... Il entendait brailler la musique du générique du film.

Sur la place Saint-Michel les sirènes des pompiers répondent aux ambulances de la Croix-Rouge, de la protection civile, des SAMU parisiens, en une plainte continue. Des hélicoptères de la Sécurité civile atterrissent et décollent du parvis Notre Dame. La circulation est bloquée. Les couvertures d'aluminium brillent dans le soleil de fin d'après-midi. Le café « du Départ » a été transformé en poste médical avancé.

C'est un grand chantier de corps où tout le monde coopère. Sauf quelques badauds qui gênent les secours. La nouvelle se répand, les journalistes accourent, les télévisions tournent et déjà courent les premières rumeurs. On attend le Premier Ministre et celui de l'Intérieur. Le Président va faire une déclaration.

Au deuxième sous-sol, des ouvriers s'affairent sur la carcasse du RER. Un psychiatre secondé d'une infirmière circule parmi les blessés. Il s'arrête devant Claire et essaye de la faire parler. Mais elle est muette. Prostrée. Son regard semble porter toute la folie de cet acte. Il comprend sa réaction, sait la décrire en termes scientifiques. Il prévoit de l'orienter vers l'un des hôpitaux parisiens chargés d'accueillir les blessés. Les brûlés. Les amputés. Les cassés. Les tailladés. Les commotionnés. Par ordre de gravité. Pathologie de guerre. Blessés grave. Blessés légers. Pas blessés.

Il passe devant Lucien sans s'attarder. Parce que c'est inutile. Parce que l'homme n'est pas en état de parler. Il sait ce que l'on ressent, enfermé dans sa douleur. Il imagine à quoi peut penser cet homme. A sa femme? A son dernier repas?

Lucien est sur le point d'être transporté à l'extérieur. Dans une ambulance. Direction Bichat. Il sent qu'on le soulève. Son corps est si loin. Etranger. Son corps qui voulait la posséder.

Il ne voit rien d'autre que le visage de Françoise levé vers le sien, son visage sur l'écran de télévision.

Il a tellement pensé à elle que son cerveau ne sait plus faire autre chose. Surtout maintenant qu'il tourne à vide, hors de sa volonté.

Françoise... C'est si loin... si loin...

Il émanait de la perception des impôts où travaillait Françoise Marguet une atmosphère d'ordre et de propreté réglementaires et un peu rances. Tout y était vieillot et fonctionnel, les armoires métalliques à portes coulissantes, les classeurs de tri et les petits bureaux de bois alignés qui contenait chacun son contingent de gommes roses et bleues, de crayons à papier, de tailles crayon en métal, de tubes de colle forte, de stylos à bille, de règles de plastique transparent, de feutres rouges, verts, noirs, bleus, de ciseaux, d'agrafes, de punaises multicolores, et de papiers de tous formats, de toutes consistances et de toutes couleurs, sans oublier la calculatrice à rouleau de papier.

Bien sûr, l'ordinateur avait remplacé, avant même l'arrivée de Françoise, la machine à écrire électrique, mais, l'informatisation de tous les dossiers n'étant toujours pas achevée, il subsistait dans les armoires métalliques dont les portes coulissaient avec fracas, des milliers de dossiers individuels, classés par ordre alphabétique et dont les plus anciens étaient en loques.

Depuis le matin, Françoise classait des archives, penchée sur le roule tri. Fatiguée, elle leva la tête, massa sa nuque douloureuse et regarda à la dérobée son collègue Thierry Le Berec qui semblait plongé dans son travail. Elle contempla avec attendrissement ses yeux bleus, derrière ses lunettes ovales, et son nez droit, qui le faisaient tellement ressembler à Thierry Lhermitte, si l'on mettait de côté, par un effort d'abstraction auquel elle parvenait facilement, sa calvitie qui dégagait le front jusqu'au sommet du crâne et son menton légèrement fuyant... Mais Françoise n'entrait jamais dans des finasseries de ce genre et ne cessait pas de répéter qu'elle travaillait à côté du sosie d'une star de cinéma.

Quand Thierry rencontra le regard souriant de la jeune femme, il se força à sourire mais le coeur n'y était pas. Il était déprimé. Du papier peint orange clair de la pièce que des coulures d'humidité avaient noirci aux coins, aux affiches criardes qui vantaient les mérites de quelque région française et aux cartes postales de mauvais goût vaguement scotchées au mur, tout ici lui filait la nausée. Il soupira en songeant qu'il n'était là que depuis une semaine. Visiblement le décorateur des lieux - si tant est qu'il puisse admettre qu'il y en eût jamais eu un- avait tout organisé en dépit du bon sens et du bon goût, d'une manière d'ailleurs tellement systématique qu'il se

demanda s'il ne s'y cachait pas une volonté malveillante et démoniaque, une sorte de subtil sabotage visant à détruire le moral des employés.

Mais dans quel but?

Il se rappela avoir lu que toute action tendait nécessairement vers un but.

Il étouffait et ne pouvait même pas ouvrir la fenêtre sans estropier une plante qui avait dû être verte avant de jaunir et de se couvrir de poussière.

Il se dit qu'il faudrait qu'il fasse le ménage s'il comptait un tant soit peu travailler ici.

De toute façon, ce boulot promettait d'être chiant, à mille lieux de ce dont il avait toujours rêvé dans sa Bretagne natale, l'air frais, la nature, le vent salé.

Il tourna une page du dossier sur lequel il travaillait en essayant d'oublier que par-delà la fenêtre sale, aucun arbre ne bourgeonnait ni aucune plante ne fleurissait. Son regard erra dans la pièce et se raccrocha au sourire de Françoise... C'était toujours réconfortant, un sourire. Il lui fit un signe amical pour se donner du courage.

Malheureusement, elle ne le vit pas car elle était occupée maintenant à renseigner un collègue venu apporter les nouveaux formulaires de déclaration de revenus. Il lui faisait pitié avec ses cartons sous le bras, plus larges que lui. Il était si maigre « l'allumette », comme tout le monde l'appelait. « Allumette, allumette, des pieds à la tête, allumette, allumette du fessier à la quéquette... », elle se demanda qui avait bien pu inventer une idiotie pareille. Immanquablement, quand elle le voyait, elle pensait au fils de sa concierge, noyé dans sa graisse, comme une preuve que le monde était mal fait.

Lucien n'est plus que douleur hurlant dans sa tête. Il a l'impression de descendre dans un tourbillon au milieu des cris et du vacarme qui l'enterrent comme un tombeau. Ses yeux sont lourds et sa tête, lourde aussi -quand il la regardait il avait toujours du mal à respirer, le souffle coupé- repose sur quelque chose de dur et de saillant. Son corps, incroyablement présent et envahissant comme s'il en percevait trop sensiblement chaque parcelle, décuple jusqu'à la souffrance le moindre souffle qu'il perçoit; mais il le sent en même temps lointain et étranger, presque hostile: il ne semble plus répondre aux ordres de son cerveau. Il voudrait dormir, mais il en est empêché par une douleur aiguë au ventre et une chaleur poisseuse le long du bras

qu'il connaît bien, il voudrait dormir et oublier ce corps trop pesant. Ce n'est pas lui qui doit souffrir, mais l'autre, quand il l'aura vidé de son sang... Faire attention surtout de ne pas tacher la moquette neuve de Françoise... Bouger la tête. Appeler à l'aide. Ses oreilles bourdonnent. Une fumée épaisse a envahi le quai et les rails. Il entend encore le bruit de la déflagration dans ses oreilles et dans sa tête dans un vacarme qui n'en finit plus de faire écho. Il croit que ce sont les bottes épaisses et noires qui piétinent le sol déchiqueté. Il voudrait leur demander de se taire:

- Le bruit..., murmure-t-il faiblement.
- Qu'est-ce qu'il a dit ?, demande un médecin.
- Merci, je crois, lui répond un pompier.
- C'est rien vieux, ça va aller, lui dit le médecin.

Il soupire en passant sa main sur son front. Il n'a jamais vu de carnage avant, ce que c'est bruyant et puant, un carnage. Le temps et l'espace rétrécis.

Lucien ferme les yeux, concentré sur son ventre douloureux. Il perd connaissance.

- Merde, dit le pompier en allongeant à Lucien une énorme claque.

Celui-ci lui sourit bêtement en clignant des yeux. Il entrevoit le bel uniforme bleu, bien plus beau que la tenue de tantouse qu'il avait dû porter au magasin... Au moins celui-là est viril... Il referme les yeux... A la deuxième claque il sent que quelque chose ne va pas...

Il se sentait un peu gauche dans son nouvel uniforme bleu. Le blouson court lui enserrait le torse et il devait rentrer le ventre pour arriver à fermer les boutons jaunes et rutilants. Heureusement, la ceinture du pantalon était plus large. Il sentait le tissu rugueux sur sa jambe, un mélange de coton et de fibres artificielles qui donnaient au pantalon sa raideur et le faisait casser impeccablement sur ses chaussures noires à lacets, bien cirées. Il desserra un peu le col de sa chemise blanche en tirant sur la cravate noire et se dirigea vers le petit tabouret tournant, au fond du rayon, d'où il pourrait observer tous les mouvements des clients venus acheter des disques de hard rock et rock alternatif.

Lucien s'équilibra sur son siège en appuyant son dos sur le mur blanc derrière lui. Autour, les clients affluaient, hétéroclites, moins nombreux cependant dans cette

partie du magasin, pour regarder, choisir, comparer, chercher, prendre, reposer puis reprendre et écouter grâce aux casques suspendus sur des patères métalliques, les milliers de disques que vendait le magasin.

Le regard de Lucien parcourut la foule vague, et s'arrêta sur une femme blonde et lumineuse, dont les longues jambes finissaient dans des escarpins en daim marron et dont les yeux semblaient parcourir d'un air songeur les noms des groupes inscrits en lettres blanches au-dessus des disques.

"Elle a dû se planter de rayon" s'était dit Lucien en la voyant arriver. Il admirait, obnubilé, la chevelure blonde qui retombait en grosses boucles sur ses épaules décidées mais pas trop larges.

" Elle a du fric, ça se voit"... Il imagina la femme, sûrement celle d'un riche industriel, dans sa maison luxueuse, son salon immense avec un canapé en cuir blanc et des rideaux blancs, comme dans un film publicitaire, un minibar à côté du canapé, parce qu'il était évident qu'elle n'avait rien d'autre à faire qu'à siroter des whiskeys ou à s'allonger sur sa planche de massage, sur laquelle il la voyait maintenant, se laissant aller aux vibrations de l'engin qui lui secouait les seins comme des bouteilles d'Orangina, lui devant elle, les jambes écartées... Il passa plusieurs fois au ralenti cette scène dans sa tête, au moment où la femme se retournait pour lui sourire, son regard bleu éclairé d'une lueur de désir que Lucien seul savait reconnaître...

- Tu rêves ou quoi !, gueulait Eric, le chef de rayon.

Lucien sursauta.

- T'es pas dingue de crier comme ça !, répliqua-t-il, encore tout engourdi.

- Putain, ça fait trois fois qu'j'te dis de déplacer cette caisse au bout du rayon!

- Bon, ça va...

- Si j'te prends encore à rêver comme ça, t'es viré, le coupa Eric.

- J'renseignais une cliente, rétorqua Lucien.

L'autre s'approcha d'un air menaçant.

- Quelle cliente? Tu t'fous d'ma gueule!... T'es vraiment maboule!

Lucien regarda vers la femme blonde: il n'y avait personne dans l'allée hormis deux jeunes au crâne rasé et au jean déchiré qui se trémoussaient sur la musique d'ambiance.

"Bon anniversaire" murmura Françoise en portant à ses lèvres un gobelet de chocolat chaud en plastique. Elle se remémora son premier jour de travail dans ce centre, il y avait trois ans exactement. Comme elle s'était sentie gauche et perdue, loin de sa famille et de Rennes! Elle y repensait comme on contemple une relique: pour tester sa chance. Non pas qu'elle aimât particulièrement son travail, mais elle adorait les anniversaires, ceux des autres d'abord qu'elle notait soigneusement en rouge dans son agenda, les siens ensuite, c'est à dire une bonne demi-douzaine de dates mémorables comme le jour de son embauche ou celui de sa réussite à l'examen de secrétaire dactylo. Elle pensa un instant ajouter à la liste le jour de l'arrivée de Thierry le Berec dans les services mais elle jugea que c'était prématuré. Elle ne voulait pas provoquer la chance.

Tous ces anniversaires balisaient sa vie comme une rampe de sûreté et lui rendaient amical le temps qui passe.

Elle fit le bilan de son année écoulée et constata qu'il ne lui était rien arrivé d'exceptionnel, à part l'acceptation de sa candidature par Minitel au jeu « à tous prix », ce qui était certes un exploit, mais pas de ceux qui auraient pu combler sa vie. Elle en fut ennuyée, mais elle savait aussi qu'elle était faite pour la sécurité: l'imprévu, le risque, tout cela lui faisait peur, comme les dépenses surprises et le rouge à la banque. La vie de Françoise ressemblait à son petit bureau de bois aligné à côté d'autres semblables avec son contingent renouvelable et prévisible de joies et de bonheur, de déceptions et d'étonnements, plaine sans mont ni crevasse.

" Mais on s'essouffle dans les pentes et près des creux "gare aux glissades"" aurait dit son père, ex-fonctionnaire aux postes.

Françoise chercha dans son carnet d'adresses le numéro de la voyante que lui avait conseillé une amie et appela pour prendre rendez-vous. La voyance était la seule part d'irrationnel dans la lisse certitude de son existence, mais ne représentait-elle pas encore un tribut de plus payé à la prévoyance, à côté des assurances en tout genre retenues chaque mois sur son salaire?

En compensation, elle aimait se plonger dans des romans où les héros laissent tout tomber en une minute pour suivre leur amour au bout du monde, ou claquent

bruyamment la porte aux principes parentaux pour aller vivre à l'aventure une improbable vie de bohème, adorait regarder à la télévision des feuilletons et surtout raffolait des jeux télévisés.

- Ce soir à dix-sept heures trente, c'est parfait, répondit Françoise à Monique Lagrange dont la voix alanguie promettait un grand talent de voyance.

Elle se dit que Lagrange cela sonnait étrangement normal pour du paranormal, mais « qu'importe l'habit ne fait pas le moine »: elle tenait ainsi de son père un sac de dictons du même genre qu'elle aimait citer à propos et hors de propos.

En enfilant son manteau elle vit sur sa jupe neuve une tache brune qui jeta une ombre sur l'éclat de sa journée, comme un mauvais présage...

Elle décida de se rendre à pieds chez Monique Lagrange qui habitait près de son travail, dans un immeuble à deux pas du métro La Muette.

Le cabinet de la voyante lui rappela immédiatement le salon de sa grand-mère en Normandie. Il y régnait la même atmosphère confinée et poussiéreuse. Lui revinrent dans la bouche des relents de poudre, de meubles trop cirés et de poussière, dont elle croyait s'être définitivement débarrassé, qui l'oppressaient quand elle était enfant, une ambiance presque religieuse qui l'avait détournée à jamais des églises. Sauf qu'il n'y avait pas ici, contrairement à là-bas, de crucifix ni de vierge outrageusement décorée mais un bric à brac d'objets aussi angoissants: une pyramide noire, posée sur une commode, contre le mur et, sur la table ronde au milieu de la pièce, au-dessus de laquelle descendait, pendue à un fil entortillé, une lampe à abat jour rouge et noir, une carte de la France, un jeu de tarots, un pendule.

Françoise sentit monter une sorte de nausée, comme lorsqu'elle était restée trois jours et surtout trois nuits dans la chambre à côté de la pièce à l'air raréfié, où reposait le corps de sa défunte grand-mère. Ce cadavre avait habité longtemps ses nuits. Elle se dit que cette nausée venait peut-être de la lourdeur de l'air dans la pièce presque close, dont les volets fermés ne laissaient filtrer qu'un rai de lumière insuffisant pour respirer, un air lourd où flottait un parfum capiteux, mélange d'encens et de poils de chien.

Elle aurait aimé fuir, mais elle n'osa pas car déjà s'avancait vers elle la main tendue de Mme Lagrange, dont chaque doigt portait une bague à pierre sertie, et qui, avec

ses yeux trop maquillés et luisants comme deux billes d'onyx, avait beaucoup plus l'air d'une voyante que son nom ne le laissait prévoir.

Elle avait le visage lourd aux traits tirés, comme fatigué par trop de transes, et les pupilles dilatées qui lui donnaient un air halluciné; elle portait une robe noire dont les manches lui tombaient jusque sur les doigts et un châle brodé de larges fleurs rouges, ce qui surprit beaucoup Françoise car il faisait très chaud.

Elle invita sa cliente à s'asseoir en souriant légèrement. Elle avait tout de suite remarqué la timidité de la jeune femme, ses mains soignées, sans alliance, et ses vêtements bon marché.

Elle devina en un clin d'oeil quelles devaient être ses attentes. Elle étala ses cartes devant elle et se mit à réfléchir. Elle savait que les cartes ne servent qu'à orienter les désirs.

Valet de trèfles, dix de carreau...

- Vous allez recevoir une somme d'argent, un gain ou un héritage...

Mme Lagrange laissait toujours ses phrases en suspens pour permettre à son interlocuteur de les compléter. Ce que fit Françoise:

- Je n'ai rien reçu, dit-elle

Mais tout cela n'était pas très intéressant et Françoise commençait à s'inquiéter. Elle serra ses mains l'une contre l'autre et se tortilla sur sa chaise. « Quel ennui! » songea-t-elle.

Mme Lagrange étala deux autres cartes devant elle, roi de coeur, valet de carreau... « Comme c'est étrange » se dit-elle. Elle fut ennuyée. Par principe, elle n'annonçait que les bonnes nouvelles.

- Ah... Je vois un homme ma chérie... Un bel homme... Je le vois dans votre entourage, pas très loin de vous, dit-elle.

Le coeur de Françoise fit un bond. Son regard s'éclaira. Mme Lagrange nota cet intérêt soudain. « Bah... » songea-t-elle. Si cela peut la rassurer.

- Cette relation va évoluer rapidement, ajouta-t-elle.

Le visage de Françoise devint rouge d'émotion. Mme Lagrange comprit avec soulagement qu'elle avait déjà remporté la partie avec sa cliente. Ne restait plus qu'à faire durer un peu la séance. Elle se lança dans un discours un peu incohérent sur un danger, dans lequel étaient impliqués une fille et deux garçons. Françoise reconnut là

les manigances de sa collègue bretonne qui essayait toujours de lui casser ses coups. Mais elle ne la laisserait pas approcher de Thierry...

« Quelle science possède cette voyante! » se dit-elle.

Elle lui tendit sans y penser trois billets de 200FF: Mme Lagrange n'acceptait pas les chèques car, portant la signature de leurs émetteurs, ils avaient de mauvais fluides.

Elle songea que le trajet était long jusque chez elle, au 145 rue des Dames.

Amin était de bonne humeur en descendant de chez lui le matin. Le soleil blanchissait les façades et même le bitume semblait moins gris. C'était comme si la ville avait été lavée durant la nuit. En longeant la boulangerie à côté du hammam il vit une affiche sur la porte qui annonçait que « cheb Hocini » donnait un concert le Vendredi soir. Il aimait bien les chansons, parce que certaines lui rappelaient l'enfance, d'autres une jolie fille. Elles avaient toutes quelque chose à lui dire. Hassan disait qu'en général il ne fallait pas écouter de musique, mais Amin n'était pas d'accord. Pourquoi Dieu aurait-il interdit la musique? Il n'y avait pas tant d'occasions d'être heureux.

En passant devant la boucherie hallal, il jeta un oeil à l'intérieur pour voir si Abou Brahim était là. Quand il l'a vu derrière sa marchandise, souriant comme à son habitude, il l'a salué en lui demandant de ses nouvelles:

-Al hamdo lillah!, a répondu le commerçant.

Amin a marché jusqu'à la place Voltaire et est entré dans le café « du Rond-Point » où l'attendait déjà Anne. Elle n'était pas impatiente car elle avait l'habitude de ses retards. Amin s'est arrêté un instant pour la regarder à travers la vitre. A chaque fois il était frappé par sa beauté. Lorsqu'il est entré et s'est assis en face d'elle, elle lui a souri. Il lui a dit bonjour sans l'embrasser. Il ne l'embrasserait que le jour où elle l'aimerait. Autant que lui. Autant dire jamais. Ils sont restés un moment en silence puis Anne a commencé à lui parler de la rencontre qu'elle avait faite. Elle était si enthousiaste qu'une chaleur rouge avait envahi ses joues. Amin voyait cette chaleur à laquelle il était étranger. Au début, il a fait tout son possible pour lui répondre malgré tout, donner son avis, jouer ce rôle d'ami dans lequel elle l'avait rangé. Il aurait aimé ce rôle s'il n'avait pas été aussi amoureux d'elle. Il s'est donc forcé à

écouter sa description de ce professeur rencontré à un cocktail. Qu'est-ce qu'elle foutait à ce cocktail? C'était inutile de le lui demander. C'était exactement le genre de choses qui mettait entre eux un tel océan. Et elle ne s'en rendait même pas compte. Elle aimait visiblement cette espèce de gens qu'il ne connaissait pas et n'avait même aucune chance de rencontrer. Anne semblait pouvoir passer d'un univers à l'autre avec une aisance déconcertante. « Avec la légèreté d'un ange », se dit Amin.

Mais cette grâce qui le subjuguait habituellement le faisait aujourd'hui souffrir. Parce qu'elle voulait l'offrir à quelqu'un d'autre. Anne n'était pas consciente de la souffrance d'Amin et il la trouva cruelle.

Il lui demanda si cette femme pourrait lui être utile dans son travail. Elle a répondu que oui mais qu'il ne s'agissait pas que de cela. De quoi alors?

Elle a semblé hésitante tout à coup. Ce trouble soudain blessa Amin comme un nouvel obstacle entre eux. Qu'avait-elle donc aujourd'hui? Elle ne riait pas comme les autres fois.

Amin sentit une mauvaise humeur le submerger.

Il attendait toujours impatiemment ses rencontres avec Anne, et aujourd'hui, il était déçu. Elle semblait lointaine. C'était injuste parce que, lui, ne pensait qu'à elle lorsqu'il la voyait. Et même avant. Les jours où ils avaient rendez-vous, il mettait toujours plus de soin pour s'habiller. Il se rendait compte que lorsqu'on fait les choses pour quelqu'un on les fait mieux... Bien sûr, il y avait sa mère, mais ce n'était pas pareil... Pourtant, se dit-il, on ne devrait pas s'habituer à l'affection de sa famille, parce que souvent on s'aperçoit que c'était la seule chose qui valait la peine.

Du coup, il n'avait plus envie de rester. Il lui a dit un peu brusquement qu'il avait un rendez-vous avec son frère Hassan et qu'il devait partir. Anne s'est excusée d'avoir été aussi bavarde, mais elle était si heureuse! Amin nota qu'elle n'avait même pas essayé de le retenir.

Il n'avait pas rendez-vous avec son frère, mais il a décidé d'aller le voir quand même. En bas de chez Hassan, il a trouvé Mohammed. Il avait l'air méfiant: Amin s'est dit qu'il devait surveiller l'entrée parce qu'il y avait une réunion mais il s'est quand même approché. Mohammed lui a demandé de frapper trois fois à la porte de l'appartement. Amin a monté à pieds les cinq étages et il était essoufflé en arrivant en haut, parce qu'il était monté trop vite et puis parce qu'il a arrêté l'entraînement

sportif: pour les Français, les Arabes ne sont bons qu'à faire du sport, il en a eu marre et a tout plaqué. En arrivant en haut, il a entendu des voix à l'intérieur. C'est son frère qui est venu lui ouvrir. Il l'a embrassé pour le saluer.

Il y avait quatre autres personnes présentes, Adnan, Abdallah, Ahmed et Nordine, tous des barbus, sauf Adnan. Amin s'est dit qu'ils devaient avoir chaud l'été et que ce n'était pas génial pour draguer les filles. Seulement les filles, ils s'en foutaient. Par exemple, Hassan, il devait épouser une cousine paternelle, la fille d'oncle Omar. Cela devait faire quinze ans qu'il ne l'avait pas vue.

Il s'est assis sur le canapé de velours vert râpé, devant la table basse de Formica marron. Sur la plaque de verre qui la recouvre traînaient des verres de thé qui avait été servis si chauds qu'il restait des traces de condensation sur la table.

Tous se sont mis à parler avec animation, en algérien et en français. Abdallah et Nordine tenaient des tracts qu'ils iraient distribuer à la mosquée. Depuis trois ans, Hassan n'allait plus à la grande mosquée de Paris avec Amin et son père. Il priait dans un local à Gennevilliers.

Amin a essayé de se concentrer sur ce que disait son frère même si cela ne l'intéressait pas tellement.

Hassan était vraiment exalté. Il était debout et il criait presque:

- Dieu a dit: « La puissance de la vie d'ici-bas est peu de chose. La vie future est meilleure pour ceux qui craignent Dieu. Vous n'y serez pas lésés d'une pellicule de datte »¹.

Tous les passages du Coran qui exhortent à la guerre légale, qui l'exaltent et qui blâment ceux qui s'en détournent ou qui y renoncent blâment la lâcheté.

Or comme le bonheur des hommes, en ce monde et dans l'autre, n'est possible que grâce au courage et à la générosité, Dieu a démontré que tous ceux qui évitent de faire en personne la guerre légale seront remplacés par d'autres qui s'en chargeront. Dieu a dit en effet: « Ô, vous qui croyez, lorsqu'on vous crie d'aller combattre dans la voie de Dieu, qu'avez-vous à rester cloués à la terre? Préférez-vous la vie de ce monde à la vie future? Qu'est la jouissance de la vie de ce monde au prix de la vie dernière? Bien peu. Si vous ne marchez pas au combat, Dieu vous infligera un

¹ Coran, IV, 79.

sentiment douloureux et vous substituera un autre peuple à qui vous ne saurez nuire. Dieu est omnipotent. »²

« Qui meurt en défendant ses biens est un martyr. Qui meurt en défendant sa vie est un martyr. Qui meurt en défendant sa religion est un martyr. »³

- Je dis cela pour toi aussi Amin, dit-il en se tournant vers lui, pour accrocher son attention.

- On ne réussit à être sur la bonne voie (ihtidâ') que lorsqu'on s'acquitte de ses devoirs. Le musulman qui ordonne le bien et interdit le mal -dans la mesure où ce devoir lui incombe- et qui, en même temps, accomplit ses autres devoirs ne saurait pâtir de l'erreur de ceux qui s'égarent et l'accomplissement du devoir se fait tantôt dans le secret du coeur, tantôt par la langue et tantôt par l'action.

A ce moment-là, Amin comprit qu'il faisait allusion à quelque chose de précis, une action qu'il ignorait encore. Les autres avaient l'air de savoir de quoi il parlait. Ils écoutaient attentivement en hochant la tête, pour approuver ce qu'il disait. Hassan a continué:

- Et le Prophète a dit -le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui-: « Les gens qui voient un acte répréhensible et qui ne cherchent pas à y mettre fin ne sont pas loin d'être englobés dans le même châtement que les auteurs de ce crime ».⁴

On mettra à mort ceux dont il n'y a pas d'autre moyen d'arrêter les désordres sur cette terre, tel celui qui cherche à rompre l'unité du corps social des musulmans ou celui qui propose des innovations hérétiques.⁵

Voyez ce que nous ordonnent les textes, a-t-il conclu. Puis il s'est assis, calme et souriant tout à coup. Comme s'il était certain de les avoir convaincus.

Amin regarde le gamin assis sur le strapontin en face de lui. Il lit un livre à voix basse et ses lèvres bougent. Amin se dit que peut-être, il répète un texte qu'il a appris par coeur. Le gosse lui rappelle Hisham, un des garçons de l'association de Kamel. « Ils ont dû jouer leur spectacle avant-hier » songe Amin. Tout à coup, il

² Traduction de la Hisba d'ibn Taymiyya par R. Laouste. (extraits).

³ Hadith du Prophète.

⁴ Trad. de la hisba d'ibn Taymiyya.

⁵ ibid.

espère que la pièce a été un succès. Comme si cela pouvait rattraper sa présence ici. Comme si le fait que Kamel avait raison puisse justifier qu'Hassan avait eu tort -ce qu'Amin a toujours su-. Et qu'ainsi il y ait un équilibre qui les dépasserait tous. Il a besoin d'une raison. Pour donner un sens à sa présence ici.

L'OPJ de la section anti-terroriste de la brigade criminelle, Claude Brisson remplissait une demande de papier carbone. Il regarda d'un air dépit le piteux lambeau de papier noir, de toutes évidences inutilisable, qu'il tenait dans la main et soupira. Il mit le papier à la poubelle et calcula que, dans le meilleur des cas, sa requête serait exaucée dans une quinzaine...

- Bastard ! Il te reste du papier carbone?, cria-t-il sans se retourner à son collègue, qui occupait habituellement le bureau derrière lui, le même modèle à trois tiroirs latéraux, un des plus coûteux après celui du commissaire divisionnaire.

Pas de réponse.

- Eh Bastard !, répéta Brisson en se retournant: pas de Bastard. Et il ne l'avait même pas entendu sortir.

Le temps avait filé sans qu'il s'en aperçoive. Seule une faim étourdissante, de celles qui donnent le vertige, lui fournissait une vague indication de l'heure. Mais il était satisfait. Il avait devant lui un dossier complet sur chacun des membres du groupe islamiste qu'il avait à l'oeil depuis des mois: ils se réunissaient chaque semaine dans une cave à Gennevilliers qui servait de mosquée ou chez le chef du groupe, Hassan Bessaoui.

Il devait maintenant pousser un des membres du groupe à collaborer avec lui: une taupe, quoi. Il avait déjà choisi pour ce rôle Adnan ben Ali, un étudiant en mathématique qui avait été contacté récemment par Nordine, le rabatteur. C'était visiblement l'élément le plus vulnérable. Ils allaient travailler Adnan et savoir ce que les autres préparaient.

Brisson se leva en faisant craquer les articulations de ses genoux pour aller chercher un sandwich dans le distributeur au bout du couloir : il n'en restait plus qu'un, au crabe, qu'il lui sembla avoir déjà vu là, sur son présentoir au dernier étage de la machine, la veille et même l'avant veille. Il laissa tomber l'idée du sandwich et se

contenta d'un café serré et plein de sucre, sûrement insuffisant mais bah!... que pouvait-il y faire?

Quand il retourna dans son bureau, Bastard était revenu. Brisson fit claquer la porte qui dispersa dans un courant d'air les papiers du bureau de Bastard.

- Fais gaffe, bordel !, lâcha ce dernier en colère en essayant de rattraper les feuilles de son dossier.

- Excuse-moi !, rétorqua Brisson d'un ton laconique. Puis il ajouta, malgré la mauvaise humeur visible de son collègue:

- T'as du papier carbone ?

Bastard fouilla dans ses tiroirs de mauvaise grâce.

- M'en reste trois. J'ten donne un, bougonna-t-il.

- Bon. Merci, dit seulement Brisson en calant la feuille noire sous la blanche pour taper sa demande de papier carbone.

Les passants se pressent derrière la barrière de sécurité tendue par la police. Lucien entend les murmures, mais il ne peut rien voir car son cou est pris dans une minerve. Tout ce qu'il aperçoit, c'est le ciel au-dessus de sa tête, bleu et flou et l'uniforme du pompier aussi bleu, son visage crispé par l'effort. Il devine les voitures au loin et la foule comme un théâtre d'ombres.

Il avance si lentement le long du fil orange. Il passe la porte d'un café du « Départ ».

Lucien voyait la foule devant lui comme un fleuve en colère; tout autour, la ville semblait dormir d'un calme illusoire. Il tenta d'apercevoir son ami Jackie au milieu des manifestants, ce qui était presque impossible en réalité car le cortège s'étirait loin le long des quais en se resserrant aux passages plus étroits. En tête, les militants et les membres du parti tentaient de suivre au plus près leur leader et reprenaient en chœur des slogans nationalistes, dans une discipline quasi militaire. Mais plus on s'éloignait des premiers rangs, plus la manifestation se disloquait et se désordonnait pour finir en un vague attroupement braillard et déliquescents. Des skin heads au crâne rasé, en jean retroussé et rangers fermaient la marche; ils buvaient en marchant

et gueulaient des propos racistes. De cet endroit, les slogans du premier rang parvenaient assourdis, comme un écho adouci des bravades des derniers rangs, dialogue absurde entre la haine et l'ignorance.

Un service d'ordre éparpillé aux abords tentait d'orchestrer l'ensemble sans conviction et intervenait de temps en temps mollement pour apaiser une altercation naissante.

Lucien rejoignit enfin le cortège au niveau du quai Malaquais, juste avant le pont du Carrousel. Il ressentait, au milieu des autres, une force virile qui le transportait tout en n'oubliant pas de chercher Jackie du regard. Lorsqu'il crut apercevoir, assez loin devant, son blouson orange vif, il se gara sur le côté pour marcher plus vite. La foule ivre glissait lentement à côté de lui.

En contrebas, sur le quai désert, des voix d'hommes montaient, agressives, haineuses, Lucien s'approcha; ils étaient trois, sans compter l'autre homme, à terre, celui qu'ils frappaient à tour de rôle, lâchement, dans le ventre, dans le visage, et déjà l'homme ne gémissait plus.

Un des trois, qui portait comme les deux autres un jean sur lequel pendaient des bretelles, s'écarta du groupe pour pisser contre le mur, sa face renversée vers le ciel, rougie par l'effort qu'il venait de produire, il sifflait un air que Lucien ne reconnut pas, qui ne recouvrait pas les hurlements des deux autres, ni leurs « bougnoule de merde ». « Bougnoule de merde » répéta Lucien à voix basse.

Il ne put dire s'il était déjà mort quand d'un coup de pieds, ils l'envoyèrent rouler dans le fleuve, ou s'il mourut de noyade. Ce serait dans les journaux du lendemain mais il ne les lisait jamais.

« La France aux Français » criait Jackie avec conviction en levant le bras comme son voisin de droite et celui de gauche, comme tout le monde. Jackie Trapazzi adorait les manifs; les manifs et le bouligne, parce que dans les manifs on pouvait exprimer sa personnalité et sa force... Comme au bouligne... Sauf que les manifs, c'était plus sérieux...

« La France aux Français »... Il se dit qu'il n'aurait pas dû accepter de prendre la livraison de jaquettes de cassettes vidéo à Anthony à 20 heures, parce que du coup, il allait rater les discours... Or c'était justement ce qu'il préférait... Il y pêchait ses idées de réflexion pour le groupe...

« France propre, sécurité »... Le problème avec les jaquettes, c'est que ça prend de la place... Il faudrait bien qu'il trouve un endroit où les planquer, chez lui, c'était trop risqué.

Il se félicita d'avoir mis son blouson du côté bleu parce que le orange finalement ça attirait trop l'oeil et avec la flicaille qui traînait dans le coin valait mieux être discret... Bon Dieu... Il n'avait pas besoin de se faire remarquer en ce moment... Il regarda autour de lui, s'il voyait Lucien dans la foule, il lui avait pourtant dit de venir... Il avait dû oublier...

Soutenue par une infirmière, Claire se laisse conduire dans le café du « Départ ». Les gens autour défilent comme dans un film. Elle avait oublié qu'il faisait jour et le soleil l'aveugle.

Dans le café, un jeune homme lui demande son nom qu'il inscrit sur un registre. Un autre médecin l'examine et lui met une pancarte autour du cou. Tous les gens autour d'elle ont une pancarte. Elle ne veut pas savoir ce qu'il a écrit.

Elle se rend compte qu'elle n'a pas pensé à son mari Michel avant cet instant.

Elle devrait l'appeler. Mais le téléphone au fond du bar est occupé.

Elle s'assoit à une table et aussitôt le garçon lui apporte un verre d'eau.

Elle voit en face d'elle la grosse horloge aux aiguilles noires. Il est 18h16. Le début du colloque est à 19h00.

Un garçon circule avec des verres d'eau.

IV

L'orangerie de Bagatelle brillait sous le soleil, Claire s'était imprégnée des parfums mêlés des roses. On donnait un concert dans l'orangerie dont les rideaux avaient été tirés pour que la lumière n'incommode pas les musiciens ni l'assistance immobile. Un concert donné par un quatuor à cordes qui interprétait « La jeune fille et la mort » de Schubert. Claire ne voyait plus rien depuis un instant que ces nuques anonymes et, transportée par le rythme de la musique qui débordait les mains des musiciens, concentrée sur la violoniste dont tout le corps arqué semblait vibrer et se tendre sous les ondes qu'il répandait, souple cependant, les mains précises sur l'instrument, ce qui faisait un contraste avec la tension du corps, comme si ces mains-là étaient détachées, indépendantes de tout le reste, elle imaginait une course dans la nuit, une nuit sans lune, froide, et la chaleur d'un corps qui court jusqu'à une clairière embrasée d'un grand feu, la musique avait laissé en elle des traces mélancoliques quand plus aucun son ne résonnait et qu'on annonça l'entracte. Elle sortit pour retrouver la lumière et profiter des parfums exhalés des roses, chauffer ses pensées au soleil du printemps. L'assistance était nombreuse, redevenue banale dans le crissement des chaises repoussées, l'agitation et les bavardages. Elle suivit dans l'allée principale de la roseraie un couple qui bavardait sur ce qu'ils venaient d'entendre, les quittant pour un vieil homme solitaire puis elle retourna dans l'orangerie où elle reprit sa place, bien que les sièges ne fussent pas attribués. Tout le monde d'ailleurs fit de même.

C'est là qu'elle la vit. Elle reconnut la courbe de son cou et ses cheveux noués dans son dos. Trois rangées devant elle. Elle aurait parié qu'elle venait d'arriver sinon comment l'aurait-elle ignorée? Elle était assise, immobile, les mains pendant le long

du corps, dans le vide, ce qui n'était pas une posture particulièrement confortable. Une voix résonna du fond de la salle « Annel ! » et elle se retourna, par automatisme lui dit-elle ensuite car elle était venue seule et n'attendait personne. Elle croisa son regard.

Elle n'écoula rien de la deuxième partie du concert, la musique ne lui parvenait plus qu'indirectement, comme transitée par ce corps devant elle, qui la modulait.

Quand ce fut fini, elle ne se leva pas, incapable de décider de ce qu'elle devait faire, partir, s'éloigner, ou aller la rejoindre, ou encore attendre que tout se passât en dehors d'elle, ce qu'elle fit.

Anne vint s'asseoir à côté d'elle; elles restèrent en silence tandis que l'assistance se pressait vers la sortie. Claire avait envie de lui dire qu'elle était heureuse de la voir ici. Mais l'autre la devança, disant les mots qu'elle voulait entendre:

- Quel plaisir de se retrouver ici. Surtout ici, ajouta-t-elle.

C'était en effet un lieu que l'on avait envie de partager. Un lieu fait pour le désir.

Anne avoua en riant qu'elle l'avait fait exprès, qu'elle savait qu'elle la verrait à ce concert.

A ce moment là, Claire comprit ce qui la fascinait chez la jeune fille, ce qui avait retenu son attention pendant tout le spectacle, une sensualité provocante qui vous poussait à y répondre et qui la faisait se sentir si maladroite.

Elle fut soulagée quand Anne proposa de marcher un peu. Le mouvement détendit ses muscles crispés. Anne lui parla du mémoire qu'elle venait de terminer et lui demanda si elle pourrait le lire. Claire accepta avec enthousiasme mais la prévint qu'elle déménageait à Marseille à la mi-Juin. Si elle voulait son avis, elle devait lui envoyer le manuscrit avant la fin du mois de Mai.

Anne répondit qu'elle avait presque fini et qu'elle lui enverrait dans deux semaines. L'annonce du déménagement avait semblé déconcerter la jeune fille et Claire sentit pour la première fois que peut-être elle ressentait la même attirance qu'elle. Elle eut presque envie de lui dire qu'elle non plus ne souhaitait pas partir, que ce départ était prévu depuis longtemps, des excuses déplacées et qui n'auraient aucun sens. Après tout elle n'était rien pour elle!

Elle essayait de ne pas la regarder malgré le désir qu'elle en avait; elle lui répondait d'un ton qui se voulait désinvolte mais qui sonnait faux.

Heureusement, une jeune femme s'approcha pour lui demander du feu. Elle lui était si reconnaissante de la divertir du sentiment lourd qui commençait à l'envahir qu'elle lui donna un de ses briquets Bic dont elle avait toujours plusieurs exemplaires dans son sac. Anne avait souri. Peut-être avait-elle senti sa gêne.

Elles arrivèrent au pied du sentier qui mène à l'observatoire -nom bien pompeux pour ce petit promontoire- et Anne voulut faire la course jusqu'en haut. Claire rétorqua qu'elle était trop vieille pour ces jeux. Mais Anne éclata de rire en lui jetant un regard de défi. Claire fit semblant de s'empresser, laissant la jeune fille marcher devant elle pour contempler à loisir sa nuque et ses épaules légèrement voûtée sous l'effort. Elle voulait tellement la toucher, prendre son visage entre ses mains ! Arrivée en haut, Anne se retourna, l'attendit au bord du sentier en lui tendant la main pour l'aider à franchir les derniers mètres.

Ce contact avait libéré Claire de toute la tension accumulée.

- Je suis plus essoufflée que vous, lui dit-elle en riant.

Comme cela était faux !

Lucien traversa la loge et s'affala sur le canapé du salon. Il entendait sa mère remuer dans la cuisine et il espéra qu'elle préparait quelque chose de bon. Pas des légumes. Depuis qu'elle avait décidé, pour Dieu sait quelle raison idiote, qu'il devait maigrir, l'attente même du repas était devenue une angoisse. Il fit brailler la télévision au cas où elle voudrait l'appeler pour qu'il l'aide. Il avait bien assez travaillé aujourd'hui et il se sentait épuisé. Son crétin de chef de rayon lui vrillait les nerfs avec ses reproches. Lucien l'avait menacé de démissionner ce jour même, mais l'autre lui avait rétorqué qu'il serait viré bien avant. De toute façon Lucien n'avait que faire de travailler avec des dégénérés pareils!

Il voyait défiler sur l'écran des publicités pour des crèmes amincissantes et des produits diététiques et il jura. Il passa d'une chaîne à l'autre mais ne trouva aucun jeu. Depuis qu'il travaillait, il lui arrivait souvent de rentrer trop tard pour les regarder.

M. Ranchou entra dans la pièce et alla éteindre le poste.

- Tu n'es tout de même pas sourd ?, dit-il à son fils.

Lucien attendit que son père se soit suffisamment éloigné du poste et le ralluma. Son père poussa un soupir d'impuissance.

- Le dîner est prêt !, cria sa femme depuis la pièce voisine.

Lucien éteignit à regret la télévision.

Il mangea trois fois des pâtes et de la viande et dédaigna les légumes qu'elle avait cuisinés pour lui. Si cela continuait, il ne mangerait plus ici.

- Lucien, lui demanda son père. Pourrais-tu m'aider à décharger les livraisons pour le magasin, demain?

- J'ai trop de travail, grogna Lucien.

Aller dans la boutique de son père, c'était trop.

Amin n'avait pas revu Anne depuis qu'elle lui avait annoncé qu'elle était amoureuse de sa prof. Il s'était dit qu'il ne servait à rien de penser à quelqu'un qui ne l'aimerait jamais. Chaque jour il était sorti avec son frère Djamel autour de l'université de Paris III, à Asnières. Ils s'asseyaient dans le café en face de la fac et ils attendaient que les filles viennent boire un verre ou acheter des cigarettes. C'était puéril, mais cela permettait à Amin de ne pas trop penser.

Au bout de quelques jours ils avaient abordé une étudiante en Allemand, Alexandra, et Amin lui avait donné rendez-vous le Lundi au même endroit. Le seul problème c'est qu'elle croyait qu'il était étudiant, comme elle. Amin trouvait humiliant de devoir mentir mais il savait que c'était le seul moyen avec les filles.

Quand Amin est rentré chez lui ce jour-là, il y a trouvé Hassan qui lui a demandé s'il voulait aller avec lui à la mosquée Vendredi. Amin a accepté parce qu'il avait l'air de bonne humeur et qu'il n'a pas voulu le contrarier. Le soir, Djamel a raconté des blagues... Quand il s'est enfin endormi, Amin est resté à écouter sa respiration régulière et sa déglutition, sa salive qui mouillait le matelas. Il s'est demandé à quoi pouvait rêver son frère. Même son frère, on ne le comprend jamais vraiment. Il a songé au soleil de la journée, à la mer qu'il aimerait tellement voir... Il se fondrait dans l'eau et plus rien n'aurait d'importance... Il avait seulement 27 ans après tout et la vie devant lui, une vie pleine de soleil et du sourire des filles...

Le Lundi, il a mis les lunettes Calvin Klein de Djamel, pour son rendez-vous avec Alexandra. Comme elles n'étaient pas adaptées à sa vue, il a eu un foutu mal de tête le soir... Il portait un jean bleu Levis et un T-shirt gris Calvin Klein aussi... Ils avaient rendez-vous dans un café. D'abord, Amin n'a rien dit parce qu'il ne se rappelait plus bien les mensonges qu'il lui avait servis la première fois et parce qu'il n'avait pas envie de parler... Cela lui arrivait souvent avec les filles... Il aurait voulu seulement la regarder mais les filles préfèrent qu'on parle sinon ça les angoisse... Au bout d'un moment, il lui a expliqué qu'en arabe son prénom voulait dire celui qui est juste et sur qui on peut compter. Il a même récité un vers d'un poète... Il n'était pas du tout sûr qu'il était juste mais elle a eu l'air contente... Elle avait des cheveux courts et blonds... Il avait envie de voir son corps, même s'il n'aimait pas imaginer par avance le corps d'une fille... Un corps tout seul ça ne veut rien dire... Elle portait une robe très courte à fleurs et à fines bretelles avec un T-shirt blanc dessous et des sandales à plate forme... Il a assez vite détourné le sujet de la fac et des cours parce qu'il ne connaissait pas plusieurs vers en arabe... A un moment il a eu mal aux yeux à cause des lunettes, alors il les a retirées, semblant qu'il voulait les nettoyer, cela lui a donné une contenance en même temps parce qu'il ne savait plus quoi dire... Il a pris sa main sur la table... Elle ne l'a pas retirée... Elle lui a parlé de sa famille... Il était bien avec cette fille, elle avait l'air si douce... Et puis elle a parlé de sa chambre et le désir l'a pris... C'était comme un lien soudain et nouveau entre eux, un fil entre eux, ce désir qu'elle ressentait sûrement - à moins d'être totalement niaises, les filles le sentent toujours- si fragile qu'on craint de le détruire d'un geste brusque, c'est tout un équilibre difficile à tenir...

Elle a proposé de marcher jusque chez elle car ce n'était pas très loin.

Sur le canapé de son studio, il l'a embrassée. Ils sont restés longtemps allongés sur les plaques de soleil que les volets mi-clos découpaient pour eux. Amin sentait que maintenant il n'avait vraiment plus besoin de parler. Et ce moment là était tellement bien ! Mais elle a regardé trop vite sa montre parce que son amie devait rentrer. Amin s'est senti blessé. Il n'avait pas assez d'argent pour l'inviter au restaurant et il détestait descendre comme un voleur après avoir fait l'amour à une fille. Il lui a proposé de marcher encore mais elle était fatiguée. De nouveau, il y avait ce malaise.

Il a pris le métro, juste pour ne pas rentrer. Parce qu'il sentait encore ses lèvres chaudes et un peu rêches sur sa peau et son visage sur lequel il avait bu le soleil, ses doigts avaient pris une sensibilité toute neuve. Son T-shirt avait gardé son odeur citronnée. Il a eu envie d'allumer une cigarette même si c'était interdit, mais la vieille en face de lui, le regardait déjà d'un drôle d'air. Le plus souvent, il ne faisait pas attention à ces mauvais regards mais parfois ils le poissaient comme une odeur de frite... Anissa disait qu'il était parano... Mais une fille, ce n'est pas pareil... Il sentait leur haine et leur peur s'infiltrer en lui et il savait que la peur et la haine sont contagieuses... Il n'était plus aussi bien quand il est sorti du métro alors il a pensé aux cheveux d'Alexandra comme le ciel doré... Il a acheté un sandwich au chawarma qui dégoulinait de graisse chez un Grec... Il s'est arrêté de marcher pour le manger, le dos appuyé contre le mur... Il détestait manger en marchant parce qu'il avait l'impression que la nourriture remonte au lieu descendre... C'était l'heure où les gens se pressent chez eux en rentrant du bureau... Il a vu passer des centaines de voitures qui étincelaient sous le soleil et des hommes en costume clairs et cravates vives... Lui, il était immobile au milieu de la foule mouvante et il trouvait que cela lui donnait une certaine supériorité sur eux... Il a fini son sandwich trop vite et il est rentré... Il s'est allongé sur son lit. Il n'avait pas oublié Anne.

Dans le café du « Départ », Lucien commence à reprendre conscience. Les pleurs agressent ses oreilles meurtries. Il a si mal et si peur.

Il ne souhaite que le silence, un silence de mort qu'il n'obtiendra désormais plus jamais.

Un médecin se penche sur lui obscurcissant le ciel. C'est étrange d'être si près du sol, de voir le sol de si près, chaque fissure dans le sol et la poussière amassée près des murs... D'habitude, il est si haut... Il entend des voix qui se répondent, des questions: « Quelle est votre nom? ». Ces sons sifflent dans ses oreilles.

« - Vous me direz quand vous avez mal »... dit aussi une voix rassurante qui vient du ciel. La main experte court le long de la douleur comme pour la saisir, l'arracher de ce membre et la jeter au loin.

Il gémit. Cela lui rappelle le tatouage... C'était son idée à lui... L'autre n'était pas très chaud... Il avait peur de regretter plus tard et d'avoir mal... L'enseigne rouge de Johnny le tatoueur et le rideau pourpre qu'il fallait traverser pour entrer dans le cabinet proprement dit, comme un présage...

« Je ne veux pas crever » pense Lucien dans sa tête mais ses lèvres ne bougent pas.

Il n'avait pas eu très mal pendant que Johnny faisait courir l'aiguille sur sa peau, douleur bienfaisante qui se répandait en cercles de plus en plus larges, mais prévisible et délimitée celle-là, celle-ci trop envahissante et on ne sait pas quand elle va finir...

- Voilà, dit le médecin en tendant un écriteau à une autre blouse blanche à côté de lui qui semble à Lucien encore plus irréaliste que la première... Le tatouage, on sait quand ça va finir... Il pouvait voir apparaître le dessin sur sa peau, bien noir et net, il pouvait presque compter ce qu'il lui restait à endurer... Là, il ne sait même plus le jour ni l'heure qui avait cessé d'avancer depuis longtemps, cette journée qui avait commencé il y a des siècles et qui ne finirait sans doute jamais... C'est peut-être cela l'enfer... Il pense au tatouage sur l'avant de son bras... Bon Dieu est-ce qu'il a toujours son bras!, il veut voir son tatouage tout de suite, « Mon tatouage! » hurle-t-il, le corps du taureau transpercé par l'aiguille de la perfusion... Une fois, il a vu une corrida à la télé, mais il n'a pas aimé, trop féminin, un truc de gonzesse, les gestes, le costume, le gars qui a posé la bombe, lui c'est pas une gonzesse... il se demande quelle tête peut avoir ce fils de pute...

« - Un bougnoule c'est sûr »... entend-il dire à côté de lui...

Sur le panneau, en équilibre sur le ventre de Lucien, deux mots écrits en grosses lettres: URGENCE ABSOLUE.

Au centre des impôts, ce mois de Juin, Françoise n'arrivait pas à se concentrer. Elle se remémorait pour la millième fois les détails de sa rencontre avec Thierry, à la machine à café. Elle le voyait, sagement assis derrière son bureau, étonnée d'une telle concentration, elle-même se sentait si excitée qu'elle avait envie de taper des mains et des pieds, tout sauf du clavier. Alors qu'importait la pile de lettres à taper mais qui pourrait attendre puisque le temps avait cessé sa progression. Chaque

minute, autant d'heures. Elle se demandait comment elle pourrait franchir ce siècle jusqu'à leur déjeuner. A midi, « à quoi bon faire semblant » se dit-elle, elle se leva, enfila sa veste de tweed et attendit... attendit...

La cantine n'était qu'un bourdonnement assourdissant, cliquetis de fourchettes et de couteaux, fracas d'assiettes jetées sur des plateaux et bris de verre formaient un fond sonore que parvenait encore à recouvrir le vacarme des voix, des mâchoires mastiquant et des cris échappés des cuisines.

Thierry demanda à Françoise si elle voulait du jambon et lui même choisit une salade.

- Il n'est pas casher, dit-il en riant à Françoise en désignant du doigt le carré rosâtre qui gisait entre deux feuilles vertes.

Françoise constata avec joie qu'il y avait du couscous et Thierry opta pour une pizza avec des frites.

Il scruta la salle en quête d'une place libre et découvrit une table vide, un peu à l'écart, derrière une plante en pot.

- Nous serons bien là-bas, dit-il en souriant à sa collègue.

Il aimait la docilité timide de la jeune femme, empreinte de douceur.

Françoise n'osait pas regarder Thierry, elle laissait son regard errer sur la foule vague de la cantine. Thierry voyait son visage, rougi par l'émotion, les crispations infimes qui parcouraient son front et sa bouche et se sentit fier d'avoir suscité un tel trouble.

- Depuis combien de temps travaillez-vous ici? demanda-t-il pour rompre le silence.

- Trois ans.

- Trois ans, cela doit être long dit-il d'un ton compatissant car il songeait à son propre ennui.

Il continua:

- Et vous aimez Paris?

- Je préfère la province.

- Moi aussi.

Il lui raconta l'histoire de sa mutation après un piston foireux, il aurait dû être nommé à Rennes, mais il avait atterri ici, le gars s'étant suicidé entre temps.

- Pas à cause de moi, ajouta-t-il en souriant.

Puis il lui parla avec enthousiasme de sa passion de la lecture. C'était la seule chose qui ne le décevait jamais. N'est-ce pas?

Françoise ne dit rien. Elle avait horreur de lire. En même temps, elle ne voulait pas se griller pour si peu. Elle repensa à Mme Lagrange. Méfiance. Elle opta pour le mensonge. Lui dit qu'elle lisait de temps en temps. Mais qu'elle aimait aussi beaucoup les jeux télévisés.

- La semaine dernière, continua-t-elle, emportée par son élan, j'ai fait l'enregistrement de mon émission « à tous prix ».

Elle détailla sa préparation, le maquillage dans la loge, avec une glace lumineuse comme les stars et la gentillesse de l'animateur, tellement mignon. Elle s'emportait, tout à son souvenir et allait lui indiquer la date de la diffusion de l'émission pour qu'il la regarde quand elle vit son air d'ennui un peu froid.

- Je trouve ces jeux un peu stupides, dit-il d'une voix douce pour atténuer ce qu'il disait. Il voulait tellement être indulgent avec elle.

- Ah!... laissa tomber Françoise d'une voix fautive et déçue.

Elle eut un visage en disant cela! Dépit et boudeur. Elle rappela à Thierry la petite fille avec laquelle il jouait quand il était enfant.

Il sentit qu'il serait amoureux. On tombe toujours amoureux d'un souvenir.

Lucien cala le carton qu'il portait, entre son coude et la porte de la loge en retenant du bout des doigts un sac en plastique plein de bières. De sa main libre, il actionna la poignée de la porte qu'il poussa du pied et qui alla frapper violemment le mur avant de lui revenir dans la figure. Il jura. Une fois entré, il rangea les canettes de bière dans le réfrigérateur puis emporta le carton dans sa chambre pour le déballer tranquillement; d'un coup, il en versa le contenu sur son lit; c'était des revues d'extrême droite et des disques de musique militaire. Lucien aimait beaucoup les paquets de Jackie qui n'avait pas l'idiotie de lui apporter des livres ou des articles qu'il ne lisait jamais. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin pour comprendre les principes de leur lutte, dont le plus fondamental était celui du « complot » judéo-maçonnique et euromondialiste, contre les patriotes et dont il était lui même la victime dans sa recherche de travail, comme Jackie le lui avait répété mille fois, lui le vrai Français

qui effrayait, par sa vision nationaliste et juste du monde, des employeurs habitués au copinage et aux prévarications. Généralement Jackie faisait suivre ce discours d'une explication plus technique sur les moyens politiques d'atteindre leur but, mais Lucien n'écoutait jamais jusque là.

Malgré son envie de regarder tout de suite les photos des journaux, il remit à plus tard sa lecture, car c'était l'heure de son jeu télévisé favori.

Il retourna au salon après avoir soigneusement caché le carton sous son lit, à l'abri des éventuelles quiques interdites fouilles maternelles, et s'avachit sur le canapé, la télécommande à la main.

Il était arrivé pile pour le début de l'émission. Il fredonna d'une voix fausse la musique du générique tandis qu'un animateur à veste rouge et chemise noire apparaissait en courant pour se donner l'air dynamique, le sourire figé et le Brushing impeccable en se mettant à crier comme sur une foire:

- Mesdames et Messieurs, bienvenu à...

-Tous prix!, gueula Lucien en souhaitant au fond de lui que l'animateur se casse la gueule car il le haïssait.

-Nous avons donc trois candidats aujourd'hui, continuait ce dernier en désignant du doigt un homme et deux femmes.

- Notre première candidate a 28 ans, elle est ravissante... si... si... vous êtes vraiment ravissante madame... ou mademoiselle?

- Mademoiselle, répondit timidement une jeune fille aux cheveux blonds roux dont les yeux se mouillèrent d'émotion.

- Voici Mademoiselle Françoise Marguet!, cria l'animateur.

- Bordel, lâcha Lucien.

- Bordel, bordel, bordel... Il répétait ce mot de plus en plus fort comme pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Il se précipita pour mettre une cassette dans le magnétoscope, épaté de ce qu'il voyait: « Sa voisine à la télé! ».

Jamais il ne s'était rendu compte à quel point elle lui plaisait. Il faut dire qu'il ne l'avait jamais vraiment regardée. Habituellement, il fuyait les locataires de sa mère. Lucien Ranchou n'était pas un larbin! Il regarda donc comme pour la première fois le visage de la jeune fille et d'un coup il sut que c'était la fille qu'il lui fallait, comme si cet animateur -quelle tante! se dit-il- le lui avait ordonné. Jamais il n'avait connu

une telle révélation. Il était amoureux. Le seul problème c'était de l'aborder. Après ce serait facile. Lucien repensa, pour prendre exemple, à l'unique tentative relationnelle de sa vie, relation illusoire et forcément vouée à l'échec puisqu'elle n'était pas faite, contrairement à celle-la, pour lui. En plus, c'était une pouffiasse complètement givrée. La seule chose qu'il en avait tiré -si l'on peut dire se ricana-t-il- c'était que les filles aiment la force et le courage; sur ce point elle avait raison. On pouvait dire qu'il avait toutes ses chances. Il se sentait ragaillard.

Sur la place Saint-Michel, les télévisions relaient l'événement minute par minute. Les journalistes ont déjà leur petite idée qu'ils avancent sans preuve. De toute façon ce qui est dit n'a aucune importance, seules comptent les images, tous ces gens bouleversés, venus aider ou proposer leur sang. Mais on ne fait pas de transfusion sur place.

Dans le café « du Départ », les passagers sont répertoriés, on note leurs noms sur un carnet, au cas où les familles appelleraient. Les téléphones sont pris d'assaut, c'est fou l'énergie communicante qui est dépensée ici. Il semble que moins on comprend, plus on parle et chacun commente et interroge. Le boulevard est un brouhaha d'interrogations sans réponse.

V

Le café Villiers bruissait dans l'agitation de discussions houleuses, comme aux jours d'élection. Seul un homme, assis à l'écart, contemplait sereinement et sans y prendre part, le tumulte alentour. Il devait avoir à peine moins de soixante ans et sa chevelure blanche encadrait un visage ridé mais beau encore avec son nez romain et son front large. Il observait scrupuleusement et attentivement tout ce qui se passait autour de lui, d'un air amusé mais concentré et il émanait de sa personne un recueillement silencieux, comme une force invisible. Lucien s'avança et s'assit à ses côtés sans le remarquer. Mais le regard de Paul s'arrêta aussitôt sur la silhouette massive et un plissement imperceptible ombragea sa pupille bleue: "Quel sujet intéressant!", se dit-il. Il recula sa chaise de manière à pouvoir considérer Lucien de trois quarts; ce dernier était figé, le regard vide, le menton dans sa main, dans une pause d'une immobilité parfaite pour le sculpteur qu'il était, et ce de manière totalement involontaire.

Paul sortit de sa veste de lin marron un carnet de petite dimension et un stylo de la poche de sa chemise bleue, éleva discrètement sa main à la hauteur de ses yeux, comme pour prendre des mesures, et pencha légèrement sa tête d'un côté puis de l'autre. En même temps, sa main droite dessinait rapidement des traits sur le carnet, et la tête de Lucien apparut progressivement en perspectives et en contours, telle qu'il la voyait: énorme et dissymétrique, le nez épaté, les lèvres trop fines, le regard bas, et le cou... Nom de Dieu... Le cou vous faisait frissonner. Lucien ne bougeait toujours pas, tandis que Paul finissait ce dessin en se demandant si l'immobilité de cet homme était le fait d'une apathie naturelle ou de quelque raison plus accidentelle. Il fit un autre dessin.

Mais soudain, Lucien s'ébranla en secouant sa tête et sa chaire flasque et se tourna vers Paul pour se lever. Il vit les dessins sur le carnet qu'il lui arracha des mains. Il

les regarda un instant et les rejeta sur la table en lançant à Paul un regard plein de méfiance:

- J'ai pas d'argent, dit-il seulement d'un ton hargneux.

Paul ressentit une immense excitation devant la violence de cet échange. Lucien avait exprimé, par son geste absurde et bête, toute la puissance brute qu'il souhaitait mettre dans sa sculpture.

- Monsieur, je vous prie de bien vouloir m'excuser, dit-il à Lucien pour le retenir, avec une politesse qui l'interloqua: personne ne lui avait jamais parlé ainsi.

- Il m'arrive de dessiner les gens autour de moi, continua Paul, lorsque je trouve leur physique intéressant. C'est en quelques sortes une déformation professionnelle: je suis sculpteur. Asseyez-vous je vous prie.

- Alors, vous dessinez dans les cafés, demanda Lucien, d'un air idiot.

- Voyez, dit Paul en montrant à Lucien ses croquis. Ce dernier contempla avec fierté son nez plat et la petitesse de ses yeux. "C'est le visage d'un homme, un vrai" songeait-il "C'est mon visage".

En bas de chez lui, il trouva Françoise qui portait avec peine un gros carton.

Justement, il pensait à elle, dans un de ses rêves héroïques où il la sauvait des attaques d'une bande d'Arabes menée par Eric, son chef de rayon et par M. Bertrand. Dans ces moments, il devait faire attention de ne pas trop manifester ses émotions car ses parents commençaient à se poser des questions. La veille, son père avait dû le secouer pour qu'il réponde à une de ses questions stupides.

Mais cette fois-ci, Lucien ne rêvait pas. Françoise était là, devant lui, aussi belle que sur l'écran de télévision.

- Je peux vous aider?, demanda-t-il en se saisissant déjà du carton.

Françoise recula de surprise et de frayeur. Elle ne l'avait pas vu arriver, toute à la pensée de Thierry, et elle ressentit un immense déplaisir. Elle n'avait jamais aimé Lucien qui l'effrayait autant qu'il lui répugnait.

- Je crois que ça va aller, répondit-elle timidement tout en sachant qu'elle ne pourrait rien faire s'il insistait.

- Mais non, dit brusquement Lucien. Il était son protecteur. Ne le savait-elle pas?

Il porta le carton jusque dans l'ascenseur et y monta avec elle. Il lut l'inscription sur l'emballage: c'était une étagère.

- Je peux vous la monter, dit-il en désignant la boîte.

Françoise se sentait étouffer. Piégée par ce corps qui remplissait la cabine.

Elle n'osait pas lui dire non et ne voulait surtout pas dire oui: elle ne dit rien.

- Jeudi, alors, s'enhardit Lucien de plus en plus sûr de lui.

Françoise songea tout à coup que Thierry pourrait être avec elle.

- D'accord pour Jeudi, dit-elle, contente de ce compromis.

Le cerveau de Lucien faillit exploser. Du premier coup, il avait obtenu qu'elle l'invite chez elle! Il la verrait Jeudi!

Françoise referma sur elle la lourde porte orange de son appartement. Elle ferma même à clefs pour se sentir tout à fait rassurée.

Claude Brisson sonna à l'appartement de Adnan ben Ali, au troisième étage du 14 rue de Chartres, accompagné de deux policiers en civil. Il avait la main sur son arme.

- Police! Cria-t-il. Il entendit un choc, comme un meuble qu'on bouscule et donna l'ordre d'enfoncer la porte.

Ils trouvèrent Adnan, le corps à moitié hors de la fenêtre de la salle de bain. Un des policiers l'agrippa tandis que l'autre se saisissait du paquet qu'il tentait de déposer dans la gouttière de l'immeuble. Ils lui passèrent les menottes avant de le conduire dans le salon où Brisson avait rassemblé des K7 et des livres sur l'islam.

Adnan ne le regarda pas. Ses yeux étaient déformés par des verres grossissants: il portait une chemise bleue sur un débardeur blanc, un pantalon gris et des tongs en plastique bleu.

Brisson ouvrit le paquet qui contenait un pistolet mitrailleur de marque Sten et cent cartouches.

- T'es mal barré, lui dit Brisson, à moins que tu nous aides.

Adnan lui lança une insulte en arabe et le policier lui donna une claque dans le dos.

- Tout ce qu'on veut savoir, continua Brisson, c'est ce que préparent tes amis.

- Je n'ai pas d'amis, dit Adnan.

- Je parle de Hassan Bessaoui et de sa bande.

- Je les vois à la mosquée c'est tout.

- Tu sais ce que ça peut te coûter?, dit Brisson en désignant les armes.

Adnan ne dit rien.

- Qu'est-ce que tu protèges comme ça? Tu ne t'entends même pas avec Hassan Bessaoui. Vous vous êtes même disputés. T'as peur de quoi, du jugement de Dieu? Avant, tu passeras par celui des hommes, et ça peut être moche aussi.

- Ça n'a aucune importance, la vie d'ici bas n'est rien.

- Laisse tes prêches. Moi je te propose un marché. Tu nous renseignes et tu es libre de partir où tu veux. On te fournit un visa.

Adnan était silencieux. Ses pensées explosaient dans tous les sens, comme un feu d'artifice.

Il se laissa conduire sans rien dire à la section antiterroriste, dans le bureau de Brisson.

Alexandra était partie une semaine chez ses parents et, pour Amin, les jours avaient recommencé à se traîner. Quand elle l'a appelé à son retour, il a tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Elle avait une drôle de voix, pas franche... Une voix qui semblait partir de travers et fuir. Elle lui a donné rendez-vous en fin d'après-midi. Amin a essayé de ne pas y penser quand il a raccroché mais il avait un sale pressentiment et un arrière goût de poisse... Il a même couru pour nettoyer ses pensées, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Il est arrivé en retard au rendez-vous, comme d'habitude... Même quand il essayait d'être à l'heure, il était en retard... Il avait pourtant bien calculé, cinq minutes pour trois stations... Mathématiquement, il aurait dû être à l'heure... Mais cela ne veut rien dire, de toute façon, il était persuadé que les maths ne sont pas utiles à l'homme parce qu'il y a tellement de choses qui n'entrent pas dans leurs formules... Amin s'en en était rendu compte dès l'école... Toutes ces formules qui devaient représenter quelque chose et qui ne signifiaient rien pour lui... Le prof, ça l'énervait tellement ces x et ces y, et il n'y avait vraiment pas de quoi... Il se disait que seule la réalité pouvait compter...

Bref, il est arrivé en retard, mais de toute façon, cela n'aurait rien changé... Elle avait pris sa décision depuis plusieurs jours déjà... Elle lui a dit que leur histoire ne pouvait pas durer parce qu'il ne l'aimait pas assez, qu'il n'était pas sérieux et bla, bla... Amin s'est dit qu'elle faisait bien des histoires pour dire ce que tout le monde

savait, lui compris, qu'elle ne voulait pas de lui parce qu'il était Arabe... Parce qu'il s'appelait Amin et pas Paul... Le reste c'était des conneries et même ça lui a fait de la peine qu'elle lui serve ces salades... Il lui a dit aussi que ce n'était pas entièrement de sa faute si ses parents étaient racistes et qu'elle n'était pas non plus obligée d'avoir du courage... Après tout, c'était moins à la mode que ses putains de godasses plateforme... Alors, elle s'est emportée, et a rétorqué qu'Amin ne comprenait rien... Lui, il savait qu'il n'y avait rien à comprendre, il suffisait qu'il ouvre les yeux, chaque jour depuis 27 ans, les mêmes conneries et que ça lui donnait envie de vomir... Anne, Alexandra, il n'avait besoin de personne pour comprendre qu'elles ne pouvaient admettre une si petite différence. Elle lui a dit qu'il était parano, et Amin lui a répondu qu'elle devait ignorer même le sens de ce mot... Elle était trop conne... Ils essayaient de ne pas crier pour ne pas se donner en spectacle, mais c'était moche quand même... Quelque chose avait crevé en lui qui avait libéré tellement d'humiliations que ça s'est envenimé et qu'il l'a traitée de pute... Il était dans une colère qui s'était installée au creux de son estomac et qui ne l'a plus quitté pendant des jours, comme un poing de côté... Il en avait la gerbe du monde, même si elle n'en valait pas la peine, parce que c'était toujours la même chose, la même haine et il se disait « quoiqu'on fasse on n'y changera rien »... Ce soir-là, il a bu et il a fumé jusqu'à plus soif, jusqu'au vide total, un abîme tel que même toutes les putes de la terre -et Dieu sait qu'elles sont nombreuses- n'auraient pu le remplir... Il voulait ne plus se réveiller... Mais le lendemain, l'atterrissage a été plutôt brutal, il avait dormi quatorze heures d'affilée et une foutue gueule de bois...

Il est allé chez Hassan pour se confier, le dégoût, l'impuissance... Il lui a dit que c'était normal... Qu'il avait été naïf... Qu'il voyait la vie comme un fleuve lisse mais que c'était tout le contraire dans la réalité, une lutte, ici même, en France... Que ces Français qui dénigraient l'islam et les Arabes étaient leurs ennemis... Amin s'est senti triste mais soulagé parce que c'est un fait que toute explication soulage, même fausse... Il a compris pour la première fois pourquoi son frère était aussi radical et tranché: il avait choisi son camp et ce choix structurait sa vie et lui donnait un sens, Amin avait toujours besoin des autres mais pas lui, il était libre, il avait choisi et quoiqu'il arrive dans ce monde indifférent, ce choix était là et personne ne pouvait prétendre le contraire...

Hassan lui a présenté son patron pour qu'il lui trouve du travail, puis ils sont allés chez Nordine et là Amin a compris qu'ils avaient commencé de mettre à exécution leur projet de tuer cet homme, ce Mustapha... Il se sentait chez lui ici, personne ne lui reprocherait rien...

Dans la cour de l'hôpital Bichat les lumières des néons font scintiller les couvertures d'aluminium.

L'hélicoptère qui transporte Lucien se pose.

Ce dernier, qui a entièrement repris conscience durant le trajet, voit des policiers à l'entrée de l'hôpital et des journalistes que tente de repousser le personnel hospitalier. Il comprend alors que quelque chose de vraiment grave est arrivé. A lui. Alors, il se dit qu'il est peut-être en danger. Le pire c'est qu'il ne peut pas voir l'étendu des dégâts. Il est comme dans du ciment. Sa bouche soudain s'assèche et ses yeux sont piqués de larmes.

C'est son angoisse qu'il ressentira, lui n'a pas peur. Tuer Thierry n'est rien. Son petit corps minable de sous homme dégénéré...Le brancard qui le transporte traverse un grand hall plein de monde. Lucien essaye de tourner la tête mais il n'y parvient qu'au prix d'un effort douloureux. Tout est flou. La lumière des néons s'étire en fils blancs et brumeux qui irritent ses yeux piqués de larmes.

Un photographe lance des éclairs stroboscopiques.

Pourquoi ne lui a-t-elle jamais souri?

Le bruit fantastique de l'explosion n'arrête pas de faire écho dans ses oreilles. On ne peut pas imaginer le bruit que cela fait. Le vacarme recouvre tout, comme une toile noire sur laquelle se superposent ses idées.

On pousse le brancard dans un grand ascenseur trop plein. Il est comme sur un bateau. Les stries du plafond défilent au-dessus de sa tête à une vitesse vertigineuse qui l'écoeure. Il sent qu'il tourne à droite puis à gauche. C'est un si long chemin.